

COLLECTION LA PHILOSOPHIE EN EFFET



Schibboleth



Jacques Derrida

PT260  
E4  
E597  
1986

# Schibboleth

pour Paul Celan

© 1986, ÉDITIONS GALILÉE, 9 rue Linné, 75005 Paris.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

ISBN 2-7186-0630-4 ISSN 0768-2395

En sa première version (déjà publiée en anglais), ce texte fut celui d'une conférence prononcée lors d'un *International Paul Celan Symposium* à l'université de Washington, Seattle, en octobre 1984. Malgré certains remaniements et quelques développements nouveaux, le schéma démonstratif, le rythme et le ton de la conférence ont été, autant que possible, conservés.



## I

Une seule fois : la circoncision n'a lieu qu'une fois.

Telle nous est du moins livrée l'apparence, et la tradition de l'apparence, ne disons pas du simulacre.

Autour de cette apparence nous devons tourner. Non pas tant pour cerner ou circonvénir quelque *vérité* de la circoncision – il nous faudra y renoncer pour des raisons essentielles. Mais pour nous laisser approcher plutôt par ce qu'*une fois* peut offrir de résistance à la pensée. Et c'est d'offre qu'il s'agit, et de ce qu'une telle résistance *donne* à penser. Quant à la résistance, ce sera aussi notre thème, il fera signe vers la dernière guerre, toutes les guerres, la clandestinité, les lignes de démarcation, la discrimination, les passeports et les mots de passe.

Avant de nous demander ce que veut dire *une fois*,

si cela *veut dire* quelque chose, et le mot *fois* dans *une seule fois*; avant d'interpréter en philosophes ou en philosophes du langage, en herméneutes ou en poéticiens le sens de ce qui se dit en français *une fois*, nous devrions faire une longue et pensive station le long des frontières linguistiques, là où, vous le savez, il faut bien prononcer *schibboleth* pour avoir le droit de passage, en vérité le droit à la vie. *Une fois*, rien de plus facile à traduire, croirait-on : *einmal*, *once*, *one time*, *una volta*. Quant aux vicissitudes de notre latinité, au *vez* espagnol, à toute la syntaxe de *vicem*, *vice*, *vices*, *vicibus*, *vicissim*, *in vicem*, *vice versa*, et même *vicarius*, aux tours, retours, remplacements et suppléances, voltes et révolutions, nous serons conduits à y revenir plus d'une fois. Une seule remarque pour l'instant : les registres sémantiques de tous ces idiomes ne se traduisent pas *immédiatement* les uns dans les autres, ils paraissent hétérogènes. L'anglais *one time* y nomme le temps, ce que ne fait ni *once*, ni *einmal*, ni le français, l'italien ou l'espagnol. Les idiomes latins recourent plutôt au tour, à la tournure et à la volte. Et pourtant, malgré cette frontière, le passage de la traduction courante a lieu tous les jours sans la moindre équivoque, chaque fois que la sémantique de tous les jours impose ses conventions. Chaque fois qu'elle efface l'idiome.

Si une circoncision n'a lieu qu'une fois, cette fois est donc *à la fois*, *at the same time*, en même temps la première et la dernière fois. Telle serait l'apparence – archéologie et eschatologie – autour de laquelle nous devons tourner, comme autour de l'anneau qui s'y esquisse, découpe ou détache. Cet anneau tient ensemble une bague, celle de l'alliance, la date anniversaire et le retour de l'année.

Je parlerai donc en même temps de la circoncision et de l'unique fois, autrement dit, de ce qui *revient* à se marquer comme l'unique fois : ce que parfois l'on appelle une *date*.

Mon premier souci ne sera pas de parler de la date en général, plutôt d'écouter ce qu'en dit Paul Celan. Mieux, de le regarder se livrer à l'inscription d'invisibles dates, illisibles peut-être : anniversaires, anneaux, constellations et répétitions d'événements singuliers, uniques, *irrépétibles* : « *unwiederholbar* », c'est son mot.

Comment dater ce qui ne se répète pas si la datation fait aussi appel à quelque forme de retour, si elle rappelle dans la lisibilité d'une répétition? Mais comment dater autre chose que cela même qui jamais ne se répète?

Venant de nommer l'irrépétable (*unwiederholbar*), de remarquer la langue française et les frontières de la traduction, je serai tenté de citer ici ce poème au titre français, *A la pointe acérée* \*, non parce qu'il aurait quelque rapport immédiat avec la chirurgie de la circoncision mais parce qu'il s'oriente, dans la nuit, sur le chemin de questions *Nach/dem Unwiederholbaren*, vers le non-répétable. Je m'en tiendrai d'abord à ces petits cailloux de craie blanche sur un tableau, une sorte de non-écriture où se durcit la concrétion de la langue :

Ungeschriebenes, zu  
Sprache verhärtet [...]

Du non-écrit, durci  
en langue [...] \*\*

Sans écrit, anécrit, le non-écrit passe ensuite le relais à cette question de la lecture sur un tableau que tu es peut-

être. Tu es un tableau ou une porte : nous verrons beaucoup plus tard comment une parole peut s'adresser, voire se confier à une porte, tabler sur une porte à l'autre ouverte.

Tür du davor einst, Tafel

Toi, porte devant cela, autrefois, tableau

(et dans le *einst*, justement traduit par « autrefois », c'est encore « une fois, une seule fois »)

mit dem getöteten

Kreidestern drauf :

ihn

hat nun ein – lesendes? – Aug.)

où l'étoile tuée

fait la craie :

elle

est maintenant – lit-il? – à un œil.)

Nous aurions pu suivre en ce poème les relais toujours discrets, discontinus, *césurés*, naturellement elliptiques, de l'heure (*Waldstunde*), ou de la trace, et de la trace d'une roue qui tourne sur elle-même (*Radspur*). Mais je me précipite *vers* la question qui cherche son chemin *vers* ou d'*après* (*nach*) l'irrépérable, à travers des haies de hêtres, entre les fênes (*Buchecker*). Celles-ci se donnent aussi à lire comme des coins de livre ou les angles ouverts, béants, d'un texte :

Wege dorthin.

Waldstunde an

der blubbernden Radspur entlang.

Chemins vers là-bas.

Heure de forêt au

long de la trace de roue qui gar-  
[gouille.

Auf-  
gelesene  
kleine, klaffende  
Buchecker : schwärtzliches  
Offen, von  
Fingergedanken befragt  
nach – –  
wonach?  
Nach  
dem Unwiederholbaren, nach  
ihm, nach  
allem.

É-  
lue,  
petite fêne, béante,  
qu'on ramasse : chose ouverte  
et noirâtre,  
qu'interrogent des doigts-pensées  
sur – –  
vers quoi?  
Sur le non-répétable, vers  
lui, vers  
tout.

Blubbernde Wege dorthin.

Chemins qui gargouillent, vers là-  
[bas.

Etwas, das gehn kann, grusslos  
wie Herzgewordenes,  
kommt.

Quelque chose, qui peut marcher,  
[sans saluts,  
non plus qu'un devenu-cœur,  
vient. \*

Chemins (*Wege*) : quelque chose vient, qui peut aller (*Etwas, das gehn kann, [...] kommt*). Qu'est-ce qu'aller, venir, aller venir, aller et venir? Et devenir cœur? De quelle venue, de quel événement singulier s'agit-il? De quelle impossible répétition (*Nach/dem Unwiederholbaren, nach/ihm...*)?

Comment *devenir cœur*? N'en appelons pas pour l'instant à Pascal ou à Heidegger – qui soupçonne d'ailleurs le premier d'avoir trop cédé à la science et oublié la pensée originelle du cœur. A m'entendre parler de date et de circoncision, d'aucuns pourraient se hâter vers le « cœur circoncis » des Écritures. Ce serait aller trop vite, et vers

trop de facilité. L'ellipse tranchante de Celan requiert plus de patience, elle exige la discrétion. La loi est la césure. Elle se rassemble pourtant dans la discrétion du discontinu, dans la coupure du rapport à l'autre ou dans l'interruption de l'adresse, comme l'adresse même.

Il n'y a aucun sens, vous vous en doutez bien, à dissocier d'une part les écrits de Celan *au sujet* de la date, ceux qui nomment le thème de la date, et d'autre part les tracés poétiques de la datation. On ne le lirait plus si on se confiait au partage entre un discours théorique, philosophique, herméneutique, voire poéticien sur le phénomène de la date et d'autre part une mise en œuvre poétique de la datation.

L'exemple de *Le Méridien* nous met en garde contre cette méconnaissance. Il s'agit d'un « discours », comme on dit : une allocution de circonstance, et datée. Sa date est celle de la remise d'un prix (*Rede anlässlich der Verleihung des Georg-Büchner-Preises, 22 octobre 1960*). Le 22 octobre 1960, cette adresse traite à sa manière de l'art, plus précisément de la mémoire de l'art, peut-être de l'art comme chose du passé, eût dit Hegel, « l'art, tel que nous le connaissons déjà » \* mais comme « problème aussi, dont les composantes s'avèrent, on le voit, modifiables, mais de résistance éprouvée, disons éternel » \*\*. La chose du passé : « *Meine Damen und Herren! Die Kunst, das ist, Sie erinnern sich...* », « L'art – oui, rappelez-vous... » \*\*\*. Attaque ironique, c'est la première phrase qui semble parler d'une histoire révolue, mais pour en appeler à la mémoire de ceux qui ont lu Büchner. Celan annonce qu'il va évoquer plusieurs apparitions de l'art, en particulier dans *Wozzeck* et dans *Léonce et Léna* : vous vous en souvenez. Une chose de notre passé qui revient en mémoire,

mais aussi un problème d'avenir, un problème éternel, et surtout un chemin vers la poésie. Non pas la poésie, mais un chemin en vue de la poésie, l'un des chemins seulement, parmi d'autres, et non le plus court. « L'art, dès lors, serait un chemin que la poésie parcourt – rien de moins, rien de plus. / Je sais qu'il est d'autres chemins, et plus courts. Mais la poésie, elle aussi, plus d'une fois, nous devance. Brûle nos étapes. » \*

A cette croisée des chemins entre l'art et la poésie, en ce lieu où la poésie se rend parfois sans même la patience du chemin, voici l'énigme de la date.

Elle semble résister à toute question, à toute forme de questionnement philosophique, à toute objectivation, à toute thématization théorico-herméneutique.

Celan le montre poétiquement : par la mise en œuvre de la date. Dans cette adresse même. Il commence par citer plusieurs dates : 1909, celle d'un ouvrage consacré à Jakob Michael Lenz par un chargé de cours à Moscou, M. N. Rosanov ; puis la nuit du 23 au 24 mai 1792, date elle-même citée, mentionnée déjà par cet ouvrage, de la mort de Lenz à Moscou. Puis Celan *mentionne* la date qui apparaît cette fois à la première page du *Lenz* de Büchner, « le Lenz qui “ le 20 janvier, allait dans la montagne ” » \*\*.

Qui allait dans la montagne, *à cette date* ?

Lui, Lenz, insiste Celan, lui et non l'artiste préoccupé par les questions de l'art. Lui, en tant qu'il est un « je », « lui en tant que Moi », dit la traduction \*\*\*, « *er als ein Ich* ». Ce *je* qui n'est pas l'artiste obsédé par les questions de l'art, celles que l'art lui pose, Celan n'exclut pas que ce soit le poète ; mais en tout cas ce n'est pas l'artiste.

Le tour singulier de ce syntagme, « lui en tant que Moi », « lui en tant que *je* », supportera toute la logique

de l'individuation, de ce « signe de l'individuation » que constitue chaque poème. Le poème est la « parole d'un seul devenue figure » \* (*gestaltgewordene Sprache eines Einzelnen*). Singularité mais aussi solitude : le seul, le poème est seul (*einsam*). Et depuis l'essence la plus intime de sa solitude, il est en chemin (*unterwegs*), « aspirant à une présence », dit la traduction \*\* (*und seinem innersten Wesen nach Gegenwart und Präsenz*). En tant que seul, le seul, le poème se tiendrait alors, peut-être, dans le « secret de la Rencontre ». \*\*\*

Le seul : singularité, solitude, secret de la rencontre. Qu'est-ce qui assigne le seul à sa date?

Par exemple : il y eut un 20 janvier. Telle date aura pu s'écrire, seule, unique, soustraite à la répétition. Pourtant cette propriété absolue peut aussi être transcrite, exportée, déportée, expropriée, réappropriée, répétée dans sa singularité absolue. Il le faut même si elle doit s'exposer, risquer de se perdre dans une lisibilité. Cette propriété absolue peut annoncer, signe de l'individuation, quelque chose comme l'essence du poème, le seul. Celan préfère dire de « tout poème », mieux, de « chaque poème » : « *Vielleicht darf man sagen, dass jedem Gedicht sein "20. Jänner" eingeschrieben bleibt?* », « Peut-être, avancer qu'en tout poème un "20 janvier" persiste et demeure inscrit? » \*\*\*\*. Voilà une généralité : à la garde de chaque poème, donc de tout poème, se confie l'inscription d'une date, de cette date-ci, par exemple un « 20 janvier ». Mais malgré la généralité de la loi, l'exemple demeure irremplaçable. Et ce qui doit demeurer, promis à la garde, autrement dit à la vérité de chaque poème, c'est cet irremplaçable même : l'exemple ne donne l'exemple que s'il ne vaut pour aucun autre. Mais il donne l'exemple en

cela même, et le seul exemple possible, qu'il est le seul à donner : le seul.

Aujourd'hui, en ce jour, à cette date. Et cette remarque de l'aujourd'hui nous dit peut-être quelque chose de l'essence du poème aujourd'hui, pour nous maintenant. Non pas l'essence de la modernité ou de la post-modernité poétique, non pas d'une époque ou d'une période dans quelque histoire de la poésie, mais ce qui arrive « aujourd'hui » de « nouveau » à la poésie, aux poèmes, ce qui leur arrive à cette date.

Ce qui leur arrive à cette date, c'est justement la date, une certaine expérience de la date. Très ancienne certes, sans date, mais absolument nouvelle à cette date. Et nouvelle parce que, pour la première fois, la voici portée ou recherchée « en pleine clarté » (*am deutlichsten*). La clarté, la distinction, la netteté, la lisibilité, voilà ce qui serait aujourd'hui *nouveau*. Ce qui devient ainsi lisible, ne croyons pas que ce soit la date *elle-même*, seulement l'expérience poétique de la date, ce qu'une date, *celle-ci*, ordonne de notre rapport à elle, une certaine recherche poétique. « Peut-être, que la nouveauté des poèmes, de nos jours, que l'on écrit, tient, justement, à ceci : qu'en pleine clarté l'on s'efforce d'y préserver dates telles? » \* (*Vielleicht ist das Neue an den Gedichten, die heute geschrieben werden, gerade dies : dass hier am deutlichsten versucht wird, solcher Daten eingedenk zu bleiben?*)

Cette question au sujet de la date, cette hypothèse (« Peut-être... »), Celan la date, elle concerne *aujourd'hui* chaque poème d'*aujourd'hui*, la nouveauté de chaque œuvre poétique de notre temps qui, à cette date, aurait pour singularité de dater (transitivement), de rester en mémoire de date (*Daten eingedenk zu bleiben*). Ce qui daterait la

poétique d'aujourd'hui, ce serait peut-être une inscription de la date ou du moins une certaine venue à la clarté, nouvellement, d'une nécessité poétique qui, elle, ne date pas d'aujourd'hui. Soit.

Mais – les phrases que nous venons d'entendre sont suivies de trois fois « Mais ».

Le premier, le moins énergique, le moins opposant, relance les mêmes interrogations sur les traces de l'autre *comme Moi* : comment telle *autre* date, irremplaçable et singulière, la date de l'autre, la date pour l'autre peut-elle encore se laisser déchiffrer, transcrire, traduire? Comment puis-je me l'approprier? Mieux, comment puis-je me transcrire en elle? Et comment sa mémoire peut-elle disposer encore d'un avenir? Quelles dates à venir préparons-nous dans une telle transcription? Voici donc le premier « Mais ». L'ellipse de la phrase est plus économique que je n'ai pu le donner à penser, et sa sobriété saisissante ne peut se signer, c'est-à-dire se dater que depuis l'idiome, une certaine manière d'habiter ou de traiter l'idiome (signé : Celan de tel lieu de la langue allemande, qui fut sa seule propriété). Je cite toujours la traduction d'André du Bouchet, par peur de m'y risquer moi-même : « Mais, partis de telles dates, quel circuit, tous, ne nous est-il donné de décrire? Et, nous-mêmes, pour quelle date, à venir, nous transcrivons-nous? » (*Aber schreiben wir uns nicht alle von solchen Daten her? Und welchen Daten schreiben wir uns zu?*) \*:

Ici résonne le second *Mais* : après un blanc, la marque d'un long silence, le temps d'une méditation au cours de laquelle chemine la question précédente. Elle laisse la trace d'une affirmation contre laquelle s'élève, au moins pour la compliquer, une seconde affirmation. Et la force

de l'opposition porte son élan jusqu'au point de l'exclamation : *Aber das Gedicht spricht ja! Es bleibt seiner Daten eingedenk, aber – es spricht. Gewiss, es spricht immer nur in seiner eigenen, allereigensten Sache.*

Que veut dire ce *mais*? sans doute que *malgré* la date, en dépit de sa mémoire enracinée dans la singularité d'un événement, le poème parle : à tous et en général, à l'autre d'abord. Le *mais* semble porter la parole du poème au-delà de la date : si le poème rappelle une date, se rappelle à sa date, à celle où il écrit ou dont il écrit, depuis laquelle il s'écrit, pourtant il parle! à tous, à l'autre, à quiconque ne partage pas l'expérience ou le savoir de la singularité ainsi datée, *depuis* ou datée *de* tel lieu, tel jour, tel mois, telle année. Dans la phrase précédente, la force ambiguë du *von* rassemble d'avance tous nos paradoxes (*Aber schreiben wir uns nicht alle von solchen Daten her?*) : nous écrivons *de* la date, *au sujet de* telles dates mais aussi *depuis* telles dates, *à* telles dates. Mais le *à* français se porte de lui-même, par la force aussi ambiguë de l'idiome, vers l'avenir d'une destination inconnue, ce qui n'était pas littéralement dit par telle phrase de Celan mais correspond sans doute à la logique générale de ce discours, telle que l'explicite la phrase suivante, *Und welchen Daten schreiben wir uns zu?* A quelle date nous écrivons-nous, quelles dates nous approprions-nous, maintenant, mais aussi, de façon plus ambiguë, tournés vers quelles dates à venir nous écrivons-nous, nous transcrivons-nous? Comme si écrire *à* une date signifiait écrire non seulement tel jour, à telle heure, à telle date mais aussi écrire *à* la date en s'adressant à elle, se destiner à la date comme à l'autre, la date passée autant que la date promise.

Quel est cet *à* de *l'à* venir – en tant que date?

Pourtant il parle, le poème. Malgré la date, même s'il parle aussi grâce à elle, depuis elle, d'elle et vers elle, et parle toujours de lui-même dans sa cause ou sa chose la plus propre, *in seiner eigenen, allereigensten Sache*, en son nom propre \*, sans jamais transiger avec l'absolue singularité, avec l'inaliénable propriété de ce qui le convoque. Et pourtant, cet inaliénable doit parler de l'autre, et à l'autre, il doit parler. La date provoque le poème, mais celui-ci parle! Et il parle de ce qui le provoque, à la date qui le provoque, ainsi convoqué depuis l'avenir de la *même* date, autrement dit de son retour à une *autre* date.

Comment entendre l'exclamation? Pourquoi ce point d'exclamation après le *mais* d'une objection qui n'a rien de la feinte rhétorique? Il pourrait surprendre. Je crois qu'il donne l'accent, il accentue et marque le ton de l'admiration, de l'étonnement devant l'exclamation poétique elle-même. Le poète s'exclame – devant le miracle qui rend possible la clameur, l'acclamation poétique : le poème parle! et il parle à la date dont il parle! Au lieu de l'emmurer et de le réduire au silence de la singularité, une date lui donne sa chance, et de parler à l'autre!

Si le poème *doit* à la date, s'il se doit à sa date comme à sa chose (*Sache*), sa cause ou sa signature la plus propre, s'il se doit à son secret, il ne parle qu'en s'acquittant, pour ainsi dire, d'une telle date – et de cette date qui fut aussi un don –, pour s'en délier sans la dénier, sans la renier surtout. Il s'en absout pour que sa parole résonne et clame au-delà d'une singularité qui risquerait autrement de rester indéchiffrable, muette et murée dans sa date : le non-répétable. Il faut, sans perdre la mémoire, parler de la date qui déjà parle d'elle-même : la date, par son simple événement, par l'inscription d'un signe « pour

mémoire » aura rompu le silence de la singularité pure. Mais pour parler d'elle, on doit aussi l'effacer, la rendre lisible, audible, intelligible *au-delà de la pure singularité* dont elle parle. Or l'au-delà de la singularité absolue, la chance pour l'exclamation du poème, ce n'est pas le simple effacement de la date dans une généralité, c'est son *effacement devant* une autre date, celle *à laquelle* il parle, la date d'un autre ou d'une autre qui s'allie étrangement, dans le secret d'une *rencontre*, un secret *de rencontre*, avec la même date. J'en donnerai – pour plus de clarté – quelques exemples tout à l'heure.

Qu'est-ce qui a lieu dans cette expérience de la date, l'expérience même? et d'une date qu'il faut effacer pour la garder, pour y garder la commémoration de l'événement, cette venue de l'unique en proie au poème qui doit l'excéder et qui seul, par là même, peut la transporter, la donner à entendre au-delà de son chiffre illisible? Ce qui a lieu, c'est peut-être ce que Celan nomme un peu plus loin *Geheimnis der Begegnung*, le secret de la rencontre.

Rencontre – dans le mot français se rencontrent deux valeurs sans lesquelles une date jamais n'aurait lieu : la rencontre comme l'aléa, la chance, le hasard, la conjoncture qui vient sceller un ou plus d'un événement *une fois*, à telle heure, tel jour, tel mois, telle année, en telle région; et puis la rencontre de l'autre, cette singularité inéluctable depuis laquelle et à destination de laquelle parle un poème. Dans son altérité et dans sa solitude (qui est aussi celle du poème « seul », « solitaire »), elle peut habiter la conjoncture d'une même date. C'est ce qui arrive.

Ce qui arrive, si quelque chose arrive, c'est cela; et cette rencontre, dans un idiome, de tous les sens de la rencontre.

Mais – une troisième fois, un troisième *mais* ouvre un nouveau paragraphe. Il commence par un « Mais je pense... », il se clôt par un « aujourd'hui et ici », et c'est la signature d'un « *Aber ich denke* »... « *heute und hier* » : « Mais je pense – et pareille pensée ne saurait vous surprendre à présent – je pense que de tout temps il importe à l'espérance du poème, de parler aussi bien, et sur ce mode encore, de telle cause *étrangère*... ce mot, non, je n'ai qu'en faire désormais – de telle *cause*, plutôt, qui concernerait *un autre* – qui sait, *tout autre*, peut-être. Ce “ qui sait ”, où je vois que je parviens, est bien la seule chose qu'à cette espérance ancienne il me soit possible, en ce jour, et lieu, d'accoler. » \*

Le *tout autre* vient donc d'ouvrir la pensée du poème sur une chose ou sur une cause (*in eines Anderen Sache... in eines ganz Anderen Sache*) dont l'altérité doit non pas contredire mais s'allier, en l'expropriant, la « cause la plus propre », celle dont il était question à l'instant, la chose du poème qui parle à sa date, depuis sa date et toujours, en son nom propre, *in seiner eigenen, allereigensten Sache*. Plusieurs événements singuliers peuvent se conjoindre, s'allier, se *concentrer* dans la même date, qui devient donc la même et une autre, toute autre comme la même, capable de parler à l'autre de l'autre, à celui qui ne peut déchiffrer telle date absolument close, une tombe, sur l'événement qu'elle marque. Cette multiplicité rassemblée, Celan la nomme d'un mot fort et chargé, la *concentration*. Un peu plus loin, il parle de l'attention (*Aufmerksamkeit*) du poème pour ce qu'il vient à rencontrer. Cette attention serait plutôt une concentration qui garde en mémoire « toutes nos dates » (*eine aller unserer Daten eingedenk bleibende Konzentration*). Le mot peut devenir un mot

terrible pour la mémoire. Mais on peut l'entendre *à la fois* dans ce registre où l'on parle du rassemblement de l'âme, le cœur, et de concentration de l'esprit, par exemple dans la prière (Celan cite Benjamin citant Malebranche dans son essai sur Kafka : « L'attention est la prière naturelle de l'âme ») et en cet autre sens où la concentration rassemble autour du même centre d'anamnèse une multiplicité de dates, « toutes nos dates » venant se rejoindre ou consteller en une seule fois, en un seul lieu : en vérité dans un seul poème, dans *le seul*, dans ce poème qui est chaque fois, nous l'avons vu, seul, le seul, solitaire et singulier.

Voilà peut-être ce qui se passe dans l'acte exemplaire du *Méridien*. Ce discours, cette adresse, cet acte de parole (*Rede*) n'est pas – pas seulement – un traité ou un méta-discours *au sujet de* la date, plutôt l'habitation, par un poème, de sa propre date, sa mise en œuvre poétique aussi qui fait d'une date propre au poète une date pour l'autre, la date de l'autre, ou inversement, car ce don tourne comme un anniversaire, un pas suivant lequel un poète se transcrit ou se promet dans la date de l'autre. Dans l'unique anneau de sa constellation, une « même » date commémore des événements hétérogènes, l'un de l'autre tout à coup prochains alors qu'on les sait, qu'ils restent, et doivent demeurer infiniment étrangers. Cela s'appelle justement la rencontre, la rencontre de l'autre, « le secret de la rencontre » – et précisément ici la découverte du Méridien. Il y eut le 20 janvier, celui de Lenz qui « le 20 janvier allait dans la montagne ». Et puis à la *même* date, un *autre* 20 janvier, Celan rencontre, il rencontre l'autre et il se rencontre à l'intersection de cette date avec elle-même, avec elle-même comme autre, comme

la date de l'autre. Et pourtant cela n'a lieu qu'une fois, et toujours de nouveau, chaque fois une seule fois, le *chaque-fois-une-seule-fois* faisant loi générique, loi du genre, de ce qui toujours tient tête au genre. Il faudrait resituer ici la question du schématisme transcendantal, de l'imagination et du temps, comme question de la date – *de la fois*. Et relire ce que Celan aurait dit plus haut des images : « Et que seraient les images pour lors? / Ce qui une fois, une nouvelle fois toujours, ici seulement, un instant seulement, se vérifie et doit pour nous comme tel se vérifier. Et le poème à son tour serait ce lieu où tous les tropes et métaphores nous pressent de les conduire à l'absurde. » \*

Cet *ad absurdum* radical, l'impossibilité de ce qui, chaque fois une seule fois, n'a de sens qu'à n'avoir pas de sens, pas de sens idéal ou général, ou n'a de sens qu'à en appeler, pour les trahir, au concept, à la loi, au genre, c'est le poème pur. Or le poème pur n'existe pas, mieux, c'est ce « qu'il n'y a pas! » (*das es nicht gibt!*). A la question : de quoi est-ce que je parle quand je parle non pas des poèmes mais du poème, Celan répond : « Oui, je parle du poème – qui n'existe pas!/Le poème absolu – non, certes, il n'existe pas, il ne peut pas exister! » \*\*

Mais si le poème absolu n'a pas lieu, s'il n'y en a pas (*es gibt nicht*), il y a l'image, le chaque fois une seule fois, la poétique de la date et le secret de la rencontre : l'autre-moi, un 20 janvier qui fut aussi le mien après avoir été celui de Lenz. Voici :

« J'ai, voici des ans, écrit un bref quatrain – tel :  
« *Appels de l'ortie en chemin : / Porte-toi sur les mains  
vers nous. / Qui est avec la lampe seul, / n'a pour lire  
que la main* ». Et voici un an, remémoration d'une ren-

contre manquée dans l'Engadine, j'ai porté au net un bref récit où, à l'instar de Lenz, j'ai ouvert à quelqu'un un chemin en montagne.

« Je m'étais, l'une et l'autre fois, à partir d'un " 20 janvier ", le mien, sur tel pas transcrit.

« Une rencontre m'a mis en présence de... moi-même. » \*

Je me suis rencontré – moi-même *comme* l'autre, un 20 janvier *comme* l'autre, et *comme* Lenz, comme Lenz *lui-même*, « *wie Lenz* » : les guillemets autour de l'expression mettent en valeur, dans le texte, l'insolite de la figure.

C'est aussi, ce *comme*, le signal d'une sorte de comparaison dans la même comparaison. Cet homme que j'ai décrit, écrit, signé, était *tout comme* Lenz, presque comme Lenz lui-même, *en tant que* Lenz. Le *wie* a presque la valeur d'un *als*. Mais *en même temps*, c'est moi puisque dans cette figure de l'autre, comme l'autre, je me suis rencontré à cette date. Le *comme* et la cosignature de la date, la figure ou l'image même, chaque fois, de l'autre, « l'une et l'autre fois », une fois *comme* l'autre fois (*das eine wie das andere Mal*). Tel serait le tour anniversaire de la date. Dans *Le Méridien*, c'est aussi la trouvaille, la rencontre du lieu de rencontre, la découverte du méridien lui-même :

Je recherche également, puisque, à nouveau, j'en suis au début, le lieu de ma provenance. Je les recherche d'un doigt mal assuré, parce qu'anxieux, sur la carte – carte d'enfant, à dire vrai, la seule que je possède.

De ces lieux, aucun ne se laisse situer, ils paraissent absents, mais je sais où, à cette heure, ils doivent surgir finalement et... je découvre quelque chose.

Je découvre quelque chose qui me décharge, pour une part, de m'être en votre présence enfoncé dans cet impossible chemin de l'Impossible. Je découvre ce qui lie, et finalement amène, le poème à la Rencontre. Je découvre quelque chose – à l'instar de la parole – immatériel, mais terrestre, de ce sol, chose ayant forme de cercle, et qui, passant de pôle à pôle, fait sur soi retour et intersecte – posément – tous les tropes – : je découvre... un *Méridien*. \*

Presque le dernier mot du texte, près de la signature. Ce que Celan trouve ou découvre *sur l'heure*, invente si l'on peut dire, plus et moins qu'une fiction, ce n'est pas seulement un méridien, le Méridien, mais le mot et l'image, le trope *méridien* qui donne l'exemple de la loi, dans son inépuisable polytropie, et qui *lie* (*das Verbindende*, « ce qui lie » traduit justement André du Bouchet, « l'intermédiaire » traduit tout aussi justement Jean Lau-nay), qui provoque en plein jour, *à midi*, à la mi-journée, la rencontre de l'autre en un seul lieu, en un seul point, celui du poème, de ce poème : « ...dans cette présence, ici, du poème – le poème tient toujours à cette présence ponctuelle, unique – dans sa proximité immédiate même, elle concède à l'autre une parcelle de sa vérité : le temps de l'autre ». \*\*

## II

Une date serait comme le gnomon de ces méridiens.

Parle-t-on jamais d'une date? Mais parle-t-on jamais sans parler d'une date? D'elle et depuis elle?

Qu'on le veuille ou non, qu'on le sache, l'avoue, le dissimule, une parole est toujours datée. Ce que je risquerai maintenant quant à la date en général, à ce qu'une généralité dit et contredit de la date, au gnomon de Paul Celan, tout cela sera daté à son tour.

Dans certaines conditions du moins, dater revient à signer. Inscrire une date, la consigner, ce n'est pas seulement signer depuis une année, un mois, un jour, une heure, autant de mots qui ponctuent le texte de Celan, mais aussi depuis un lieu. Tels poèmes sont datés de Zurich, Tübingen, Todtnauberg, Paris, Jérusalem, Lyon, Tel Aviv,

Vienne, Assise, Cologne, Genève, Brest, etc. Au début ou à la fin d'une lettre, la date consigne un « maintenant » du calendrier ou de l'horloge (« *alle Ubren und Kalender* » : seconde page du *Méridien*), autant que l'ici d'un pays, de la contrée, de la maison en leur nom propre. Elle marque ainsi, à la pointe du gnomon, la provenance de ce qui se trouve *donné*, en tout cas envoyé, et, que cela arrive ou non, destiné. *Parlant à sa date*, ce qu'un discours déclare de la date en général, du concept ou du sens général de la date, on ne dira pas qu'il s'en trouve daté comme on dit d'une chose qu'elle date pour sous-entendre son âge, qu'elle a vieilli ou mal vieilli, non pas, donc, pour disqualifier ou périmer un discours, mais pour signifier qu'il s'en trouve au moins marqué, signé, re-marqué d'une singulière façon. Ce qui se remarque alors, c'est son *départ*, ce à quoi il appartient sans doute mais dont il se départit pour s'adresser à l'autre : un certain partage.

Au sujet de cette remarque singulière, je risquerai à mon tour quelques remarques – en mémoire de quelques envois datés *de* Paul Celan.

Qu'est-ce qu'une date? A-t-on le droit de poser une telle question, et sous cette forme? La forme de la question « qu'est-ce que...? » n'est pas sans provenance. Elle a son lieu d'origine et sa langue. Elle date. Qu'elle soit datée ne la discrédite pas mais, si nous en avons le temps, nous pourrions en tirer quelques conséquences philosophiques, en vérité *sur* son régime philosophique.

S'est-on jamais soucié de la question « qu'est-ce qu'une date? »? Le *toi* auquel il est dit *Nirgends/fragt es nach dir* –, nulle part il n'est question de toi, nulle part il n'est souci de toi, c'est une date, on peut en avoir la certitude : *a priori*. Ce toi, qui doit être un moi, comme le *Er, als*

*ein Ich* de tout à l'heure, figure toujours une singularité irremplaçable. Seule une autre singularité, tout aussi irremplaçable, peut venir à sa place sans se substituer à elle. Ce toi, on s'adresse à lui comme à une date, à l'ici et maintenant d'une provenance commémorable.

Telle du moins qu'elle me parvient, la question « qu'est-ce qu'une date? » suppose deux choses.

Tout d'abord la question « qu'est-ce que...? » a une histoire, une provenance, elle est signée, engagée, commandée par un lieu, un temps, une langue ou un réseau de langues, autrement dit par une date sur l'essence de laquelle cette question n'a plus qu'un pouvoir limité, un droit fini, sinon une pertinence contestable. Cela ne sera pas sans rapport avec ce que notre Colloque appelle « les implications philosophiques de l'œuvre de Celan ». Peut-être la philosophie, en tant que telle et en tant qu'elle met en œuvre la question « qu'est-ce que...? » n'a-t-elle rien d'essentiel à dire sur ce qui date de Celan, sur ce que Celan dit ou fait de la date – et qui pourrait à son tour nous dire quelque chose, peut-être, de la philosophie.

D'autre part, seconde présupposition, *il faut bien que* dans l'inscription d'une date, dans le phénomène explicite et codé de la datation, *ce qui est daté ne soit pas daté*. La date, oui et non, dirait Celan comme il le fait plus d'une fois. « Parle – / Cependant ne sépare pas du Oui le Non. / Donne à ta parole aussi le sens : / lui donnant l'ombre. / Donne-lui assez d'ombre, / donne-lui autant d'ombre / qu'autour de toi tu en sais répandue entre / Minuit Midi Minuit. » \* Encore le méridien. Il faut bien que cette marque nommée date se *dé-marque*, d'une singulière façon, se détache de cela même qu'elle date; et que dans cette démarcation, dans cette déportation même elle

devienne lisible, lisible comme date, précisément, en s'arrachant ou en se soustrayant à elle-même, à son adhérence immédiate, à l'ici-maintenant; en s'émancipant de ce qu'elle reste pourtant, une date. Il faut qu'en elle le non-répétable (*unwiederholbar*) se répète, efface en lui la singularité irréductible qu'il dénote. Il faut que d'une certaine manière il se divise en se répétant, et du coup se chiffre ou se crypte. Comme la *physis*, une date aime à se crypter. Elle doit s'effacer pour devenir lisible, se rendre illisible dans sa lisibilité même. Car si elle ne suspend pas en elle ce trait unique qui la tient à l'événement sans témoin, sans autre témoin, elle reste intacte mais absolument indéchiffrable. Elle n'est même plus ce qu'elle a à être, ce qu'elle aura dû être, son essence et sa destination, elle ne tient plus sa promesse, celle d'une date.

Comment ce qui est daté peut-il dès lors, tout en faisant date, ne pas dater? Cette question, faut-il le craindre ou l'espérer, ne se laisse pas ainsi formuler en toute langue. Elle reste à peine traduisible. J'y insiste parce que, toujours apparentée à quelque nom propre, c'est chaque fois un idiome qu'une date nous donne à penser, à commémorer ou à bénir, à croiser aussi dans une traduction possible-impossible. Et si la forme idiomatique de ma question peut paraître intraduisible, c'est qu'elle joue du double régime du verbe *dater*. En français ou en anglais. Régime transitif: je date un poème. Régime intransitif: un poème date, s'il vieillit, s'il a une histoire, et un certain âge.

La question « qu'est-ce qu'une date? » ne revient pas à se demander d'abord ce que veut dire le mot « date ». Pour l'essentiel, elle ne s'enquiert pas davantage d'une étymologie assurée ou supposée, encore que celle-ci ne

soit pas pour nous sans intérêt. Peut-être nous orienterait-elle en effet du côté du don et de la littéralité, voire du don de la lettre : *data littera*, les premiers mots d'une formule indiquant la date. Cela nous engagerait sur la trace du premier mot, de l'initiale ou de l'incipit d'une lettre, de la première lettre d'une lettre – mais aussi bien d'un don \* ou de l'envoi. Le don ou l'envoi nous emporteront au-delà de la question donnée dans la forme « qu'est-ce que? ». Une date n'est pas puisqu'elle se retire pour apparaître, mais *s'il n'y a pas* de poème absolu (*Das absolute Gedicht-nein, das gibt es gewiss nicht, das kann es nicht geben!*), dit Celan, peut-être y a-t-il (*es gibt*) de la date – et même si elle n'existe pas.

A cette valeur de don et de nom propre – car une date opère comme un nom propre –, j'associerai pour l'instant, de façon préliminaire et désordonnée, trois autres valeurs essentielles.

1. Celle de l'envoi dans les strictes limites du code épistolaire.

2. La re-marque du lieu et du temps, à la pointe de l'ici-maintenant.

3. La signature : si la date est lettre initiale, elle peut venir à la fin de la lettre et avoir dans tous les cas, au principe ou à la fin, la force d'un engagement signé, d'une obligation, d'une promesse, d'un serment (*sacramentum*). Par essence une signature est toujours datée, elle n'a de valeur qu'à ce titre. Elle date et elle a une date. Et avant d'être mentionnée, l'inscription d'une date (ici, maintenant, ce jour, etc.) ne va jamais sans une espèce de signature : celui ou celle qui inscrit l'année, le jour, le lieu,

bref le présent d'un « ici et maintenant » atteste par là sa propre présence à l'acte de l'inscription.

Celan datait tous ses poèmes. Je ne pense pas ici, en premier lieu, à une datation qu'on pourrait, à tort mais par commodité, nommer *externe*, à savoir la mention de la date à laquelle un poème a été écrit, commencé ou terminé. Dans sa forme conventionnelle, cette mention se situe en quelque sorte hors du poème « proprement dit ». On n'a certainement pas le droit de pousser jusqu'à sa limite la distinction entre cette notation extérieure et une incorporation plus essentielle de la date dans un poème dont elle fait partie, poème elle-même. D'une certaine manière, nous le verrons, le poème de Celan tend à déplacer, voire à effacer une telle frontière. Mais si nous en maintenons, pour la clarté de l'exposition, l'hypothèse provisoire, nous nous intéresserons d'abord à une datation consignée *dans* le corps du poème, *dans* l'une de ses parties et sous une forme reconnaissable selon le code traditionnel (par exemple « le 13 février »), puis à une datation de forme non conventionnelle, non calendaire, qui se confondrait, sans reste, avec l'organisation générale du texte poétique.

Dans *Eden*, cette mémorable lecture \* d'un poème de *Schneepart*, *DU LIEGST im grossen Gelausche*, Szondi rappelle qu'une indication de date en avait accompagné la première publication : Berlin, 22 et 23 décembre 1967. On sait tout le parti que Szondi a tiré de ces dates, et d'avoir eu la chance d'être le proche témoin, parfois l'acteur ou le complice des expériences commémorées, déplacées, chiffrées par le poème. On sait aussi avec quelle rigueur et quelle modestie il a posé les problèmes de cette *situation*, à la

fois quant à la genèse du poème et à la compétence de ses déchiffreurs. Comme lui, il nous faut bien tenir compte de ce fait : témoin proche et lucide de tous les aléas et de toutes les nécessités qui se sont croisés au passage de Celan à Berlin *à cette date*, Szondi a été le seul à pouvoir nous laisser d'irremplaçables mots de passe pour l'accès à ce poème, un *schibboleth* sans prix, un essaim lumineux et bruissant de notes, autant de signes de reconnaissance pour un déchiffrement et une traduction de l'énigme. Et pourtant, laissée à elle seule sans témoin, sans passeur, sans la complicité avertie d'un déchiffreur, sans même la connaissance « externe » de la date, une certaine nécessité interne du poème n'en resterait pas moins *parlante*, au sens où Celan dit du poème « Mais il parle! » au-delà de ce qui paraît le confiner dans la singularité datée d'une expérience individuelle.

Szondi fut le premier à le reconnaître. Il disposa devant lui cette énigme avec une lucidité et une prudence admirables. Comment rendre compte de ceci : quant aux circonstances dans lesquelles un poème fut écrit, mieux, quant à celles qu'il nomme, chiffre, déguise ou date dans son corps propre, quant aux secrets partagés, le témoignage est *à la fois* indispensable, *essentiel* à la lecture du poème, à ce partage qu'elle devient à son tour, et finalement *supplémentaire, non essentielle*, garante seulement d'un surcroît d'intelligibilité dont le poème peut aussi se passer. *A la fois* essentielle et inessentielle. Cet *à la fois* tient, c'est mon hypothèse, à la structure de la date.

(Je ne me livrerai pas ici à mes propres commémorations, je ne livrerai pas mes dates. Permettez-moi néanmoins de me rappeler ici que dans ma rencontre avec Paul Celan et dans l'amitié qui nous lia ensuite, si peu

de temps avant sa mort, Peter Szondi fut toujours le médiateur et le témoin, l'ami commun qui nous présenta l'un à l'autre à Paris, où pourtant nous travaillions déjà dans la même institution. Et cela eut lieu quelques mois après une visite que je fis à l'université de Berlin, à l'invitation de Szondi, en juillet 1968, peu de temps après ce mois de décembre 1967 dont je parlais il y a un instant.)

Qu'est-ce que nous rappelle Szondi, dès le commencement de sa lecture? que Celan avait supprimé la date du poème pour le premier recueil. Elle ne figure pas dans les *Ausgewählte Gedichte* édités par Reichert en 1971. Cela correspond, selon Szondi, à l'habitude de Celan : « Les poèmes sont datés dans le manuscrit, ils ne le sont pas dans la publication. »

Mais le retrait de cette date « externe », si l'on peut dire, ne détruit pas la datation interne. Et si celle-ci comporte à son tour, je tenterai de le montrer, une force d'auto-effacement, il s'agit alors d'une autre structure, celle de l'inscription même de la date.

Nous nous intéresserons donc à la date comme à une entaille ou à une incision que le poème porte dans son corps, telle une mémoire, parfois plusieurs mémoires en une, la marque d'une provenance, d'un lieu et d'un temps. Incision ou entaille, autant dire en français que le poème s'y entame : il commence par se blesser à sa date.

Si nous en avons le temps, nous devrions d'abord analyser patiemment les modalités de la datation. Elles sont nombreuses. Dans cette typologie, la datation la plus conventionnelle, celle qu'on dit littérale et *stricto sensu*, consiste à marquer un envoi de signes codés. On se réfère alors à des chartes, on utilise des systèmes de notation,

des repérages spatio-temporels dits « objectifs » : le calendrier (année, mois, jour), l'horloge (les heures, qu'elles soient ou non nommées, et que de fois Celan les aurait-il nommées, ici ou là, pour les rendre aussi à la nuit de leur silence chiffré : « *sie werden die Stunde nicht nennen* », « ils ne diront pas le nom de l'heure » \*), la toponymie, et d'abord les noms de ville. Ces marques codées ont une ressource commune mais aussi bien une puissance dramatique, fatale, fatalement équivoque. Assignant ou consignnant la singularité absolue, elles doivent se dé-marquer simultanément, *à la fois*, et d'elles-mêmes, par la possibilité de la commémoration. Elles ne sont en effet marquantes que dans la mesure où leur lisibilité annonce la possibilité d'un retour. Non pas le retour absolu de cela même qui ne peut pas revenir : une naissance ou une circoncision n'ont lieu qu'une fois, c'est l'évidence même. Mais la revenance spectrale de cela même qui, unique fois au monde, ne reviendra jamais. Une date est un spectre. Mais cette revenance du retour impossible se marque *dans* la date, elle se scelle ou spécifie dans l'anneau de l'anniversaire assuré par le code. Par exemple par le calendrier. L'anneau de l'anniversaire inscrit la possibilité d'une répétition, mais aussi bien le retour circulaire dans la ville dont une date porte le nom. La première inscription d'une date signifie cette possibilité : ce qui ne peut pas revenir reviendra comme tel, non pas seulement dans la mémoire, comme tout souvenir, mais aussi à la même date, à une date en tout cas analogue, par exemple chaque 13 février... Et chaque fois, à la même date sera commémorée la date *de* ce qui ne saurait revenir. Celle-ci aura signé ou scellé l'unique, le non-répétable; mais pour le faire, elle aura dû se donner à lire dans une forme suffisamment codée,

lisible, déchiffrable pour que dans l'analogie de l'anneau anniversaire (le 13 février 1962 est *analogue* au 13 février 1936) l'indéchiffrable *apparaisse*, fût-ce *comme* indéchiffrable.

On pourrait être tenté d'associer ici tous les anneaux de Celan à cette alliance de la date avec elle-même *comme* autre. Il y en a tant, et chaque fois ils sont uniques. Je n'en citerai qu'un, il s'impose ici, puisqu'il scelle dans la même cire d'abeilles – et les doigts mêmes sont de cire – l'alliance, la lettre, le nom chiffré, la ruche des heures, l'écriture de ce qui ne s'écrit pas :

#### MIT BRIEF UND UHR

#### LETTRE ET HORLOGE

Wachs,  
Ungeschriebnes zu siegeln,  
das deinen Namen  
erriet,  
das deinen Namen  
verschlüsselt.

Cire  
pour sceller l'inécrit  
qui devina ton nom,  
qui chiffre  
ton nom.

Kommst du nun, schwimmendes Licht?

Viendras-tu, mouvante lumière?

Finger, wächsern auch sie  
durch fremde,  
schmerzende Ringe gezogen.  
Fortgeschmolzen die Kuppen.

Doigts, de cire eux aussi,  
passés en d'étranges,  
douloureux anneaux,  
et fondues leurs extrémités.

Kommst du, schwimmendes Licht?

Viens-tu, mouvante lumière?

Zeitleer die Waben der Uhr,  
bräutlich das Immentausend,

Vacantes de temps  
les alvéoles de l'heure,

reisebereit.

mille abeilles, essaim nuptial  
prêt au voyage.

Komm, schwimmendes Licht.

Viens, mouvante lumière. \*

L'horloge et les anneaux sont tout proches encore dans *Chymisch*. Un anneau s'éveille à notre doigt, et les doigts sont l'anneau même, dans *Es war Erde in ihnen...* Mais surtout, une date n'allant jamais sans lettre à déchiffrer, je pense à l'anneau du pigeon-voyageur, au centre de *La Contrescarpe*. Le pigeon-voyageur transporte, transfère, traduit un message chiffré, mais ce n'est pas une métaphore. Il part à sa date, celle de l'envoi, il doit revenir de l'autre lieu au même, celui de sa provenance, aller-retour accompli. Or la question du chiffre, Celan ne la pose pas seulement au sujet du message mais de l'anneau même, du signe d'appartenance, alliance et condition du retour. Le chiffre du sceau, l'empreinte de l'anneau *compte* peut-être plus que le contenu du message. Comme dans *schibboleth*, le sens du mot importe moins que, disons, sa forme signifiante quand elle devient mot de passe, marque d'appartenance, manifestation de l'alliance.

Scherte die Brieftaube aus, war ihr Ring  
zu entziffern? (All das  
Gewölk um sie her – es war lesbar.) Litt es  
der Schwarm? Und verstand,  
und flog wie sie fortblieb?

Le pigeon-voyageur avait-il quitté sa volée, son anneau était-il  
à déchiffrer? (toute la

nuée autour de lui – elle était lisible). Les autres l'acceptèrent-ils? Et comprirent, et volèrent, quand il resta absent? \*

Une date s'emporte, elle se transporte, s'enlève – et donc s'efface dans sa lisibilité même. L'effacement ne lui survient pas comme un accident, il n'affecte pas son sens ou sa lisibilité, il se confond au contraire avec l'accès même de la lecture à ce qu'une date peut encore signifier. Mais si la lisibilité efface la date, cela même qu'elle donne à lire, cet étrange procès aura commencé à l'inscription même de la date. Celle-ci doit dissimuler quelque stigmatisme en elle de la singularité pour durer plus longtemps, c'est le poème, que ce qu'elle commémore. Seule chance pour elle d'assurer sa revenance. Effacement ou dissimulation, cette annulation propre à l'anneau du retour appartient au mouvement de la datation. Ce qui se doit commémorer, *à la fois* rassembler et répéter, c'est dès lors, *à la fois*, l'anéantissement de la date, une sorte de rien, ou cendre.

La cendre nous attend.

### III

Restons-en pour l'instant à ces dates que nous reconnaissons à travers la grille de langage d'un calendrier : le jour, le mois, parfois l'année.

Premier cas, une date se rapporte à un événement qui, du moins *en apparence et de l'extérieur*, se distingue de l'écriture même du poème et du moment de sa signature. La métonymie de la date (une date est toujours aussi une métonymie) désigne la partie d'un événement ou d'une séquence d'événements pour en rappeler le tout. La mention « 13 février » fait partie de ce qui se passa ce jour-là, seulement partie, mais elle vaut pour le tout dans un contexte donné. Ce qui se passa ce jour-là, dans le premier cas que nous allons évoquer, ce n'est pas, en apparence et de l'extérieur, la venue du poème.

L'exemple est donc celui du premier vers de *In Eins* (*Tout en un* \*). Il commence par *Dreizehnter Feber*, Treize février.

Qu'est-ce qui se rassemble et commémore dans l'unique fois de ce *In Eins*, d'un seul coup poétique? Et s'agit-il d'ailleurs d'une commémoration? Le « tout en un », en une seule fois, plusieurs fois à la fois, semble se consteller dans l'unicité d'une date. Mais celle-ci, pour être unique et *la seule*, toute seule, seule du genre, est-elle une?

Et s'il y avait plus d'un 13 février?

Non seulement parce qu'un 13 février revient, devient tous les ans son propre revenant, mais d'abord parce qu'une multiplicité d'événements, en des lieux dispersés, par exemple sur une carte politique de l'Europe, à des époques différentes, en des idiomes étrangers, auront pu se conjoindre au cœur du même anniversaire.

#### IN EINS

#### TOUT EN UN

Dreizehnter Feber. Im Herzmund  
erwachtes Schibboleth. Mit dir,  
Peuple  
de Paris. *No pasarán*

Treize février. Dans la bouche du cœur  
s'éveille un schibboleth. Avec toi,  
Peuple  
de Paris. *No pasarán.*

Comme le reste du poème, et bien au-delà de ce que je pourrais en dire, ces premiers vers paraissent *évidemment* chiffrés.

Chiffrés, ils le sont à l'évidence : en plusieurs sens et en plusieurs langues.

Chiffrés d'abord parce qu'ils comptent un chiffre, le

chiffre du nombre 13. C'est l'un de ces nombres dans lesquels se croisent, pour s'y consigner en une seule fois, l'aléa et la nécessité. Un ligament y tient ensemble la fatalité et son contraire, strictement, de façon à la fois signifiante et insignifiante : la chance et l'échéance, la coïncidence dans le cas, ce qui *tombe* – bien ou mal – ensemble.

DIE ZAHLEN, im Bund  
mit der Bilder Verhängnis  
und Gegen-  
verhängnis.

LES NOMBRES, liés  
à la fatalité des images  
et à sa contre-  
fatalité \*.

Und Zahlen waren  
mitverwoben in das  
Unzählbare. Eins und Tausend...

Et des nombres étaient  
tissés dans  
l'innombrable. Un, mille... \*\*

Avant même le chiffre 13, le *un* du titre, INEINS, annonce la con-signation et la co-signature d'une multiple singularité. Dès le titre et dès l'incipit, le chiffre, comme la date, se trouve incorporé dans le poème. Ils donnent accès au poème qu'ils sont, mais un accès chiffré.

Ces premiers vers sont chiffrés en un autre sens : plus que d'autres, intraduisibles. Je ne pense pas ici à tous les défis poétiques que cet immense poète-traducteur a lancés aux poètes-traducteurs. Non, je me limiterai à l'aporie (au passage barré, *no pasarán* : ce que veut dire *aporie*). Ce qui semble barrer le passage de la traduction, c'est la multiplicité des langues dans le même poème, en une

seule fois. Quatre langues, telle une série de noms propres et de signatures datées, le cadran d'un sceau.

Comme le titre, comme la date, l'*incipit* se lit en allemand. Mais dès le deuxième vers, une deuxième langue, un mot apparemment hébraïque pousse dans la « bouche du cœur » : *schibboleth*.

Dreizehnter Feber. Im Herzmund  
erwachtes Schibboleth. Mit dir,  
[...]

Treize février. Dans la bouche du cœur  
s'éveille un schibboleth. Avec toi,  
[...]

Cette deuxième langue pourrait bien être une première langue, la langue du matin, la langue d'origine qui parle du cœur, depuis le cœur et depuis l'Orient. La langue, c'est en hébreu la lèvre, et Celan ne nomme-t-il pas ailleurs, nous y viendrons, les mots circoncis, comme on dit aussi le « cœur circoncis »? Laissons cela pour l'instant. *Schibboleth*, ce mot que j'appelle hébraïque, vous savez qu'on le trouve dans toute une famille de langues, le phénicien, le judéo-araméen, le syriaque. Il est traversé par une multiplicité de sens : fleuve, rivière, épi de blé, ramille d'olivier. Mais au-delà de ces sens, il a pris la valeur d'un mot de passe. On l'utilisa, pendant ou après la guerre, au passage d'une frontière surveillée. Le mot importait moins pour son sens que par la manière dont il était prononcé. Le rapport au sens ou à la chose se trouvait suspendu, neutralisé, mis entre parenthèses : le contraire, si on peut dire, d'une « époque » phénoménologique qui garde d'abord le sens. Les Éphraïmites avaient été vaincus par l'armée de Jephthah; et pour empêcher les

soldats de s'échapper en passant la rivière (*schibboleth* signifie aussi rivière, certes, mais là n'est pas nécessairement la raison de ce choix), on demandait à chaque personne de dire *schibboleth*. Or les Éphraïmites étaient connus pour leur incapacité à prononcer correctement le *sch* de *schibboleth* qui devenait pour eux, dès lors, un *nom imprononçable*. Ils disaient *sibboleth* et, sur cette frontière invisible entre *sch* et *si*, ils se dénonçaient à la sentinelle au risque de leur vie. Ils dénonçaient leur différence en se rendant indifférents à la différence diacritique entre *sch* et *si* ; ils se marquaient de ne pas pouvoir re-marquer une marque ainsi codée.

Cela se passait à la frontière du Jourdain. Autre frontière, autre passage interdit, dans la quatrième langue de la strophe : *no pasarán*. Février 1936, victoire électorale du *Frente Popular*, veillée de guerre civile. *No pasarán* : la Pasionaria, le non à Franco, à la Phalange appuyée par les troupes de Mussolini et la Légion Condor de Hitler. Cri ou écrit de ralliement, clameur et banderoles pendant le siège de Madrid, trois ans plus tard, *no pasarán* fut un *schibboleth* pour le peuple républicain, pour ses alliés, pour les Brigades Internationales. Ce qui passa ce cri, ce qui s'est passé malgré lui, ce fut la deuxième guerre mondiale, l'exterminante. Répétition d'une première, certes, mais aussi de cette *répétition générale*, de son propre futur antérieur que fut la guerre d'Espagne. Structure datée de la répétition générale : tout se passe comme si la deuxième guerre mondiale avait commencé en février 1936, dans une tuerie qui fut à la fois civile et internationale, violant ou refermant les frontières, laissant autant de cicatrices dans le corps d'un seul pays – douloureuse figure d'une métonymie. L'espagnol est accordé à la strophe centrale

qui transcrit en somme une sorte de *schibboleth* espagnol, mot de passe et non de passage, mot silencieux qu'on se transmet comme un *symbolon* ou une poignée de main, chiffre de ralliement, signe d'appartenance, mot d'ordre politique.

er sprach  
uns das Wort in die Hand, das wir brauchten, es war  
Hirten-Spanisch, darin,

im Eislicht des Kreuzers « Aurora » [...]

il nous dit  
dans la main le mot qu'il nous fallait, c'était  
de l'espagnol de berger, en lui

dans la lumière de gel du croiseur « Aurore » [...] \*

Entre l'allemand, l'hébreu et l'espagnol, il y a, en français, le Peuple de Paris :

..... Mit dir,  
Peuple  
de Paris. *No Pasarán.*

Avec toi,  
Peuple  
de Paris. *No Pasarán.*

Il n'est pas écrit en italiques, pas plus que *schibboleth*. Les italiques sont réservés à *no pasarán* et au dernier vers, *Friede den Hütten!*, *Paix aux chaumières!* dont la terrible ironie doit bien viser quelqu'un.

La multiplicité des langues peut concélébrer *en une seule fois*, à la même date, l'anniversaire poétique et politique

d'événements singuliers, tels qu'ils s'étoilent sur la carte d'Europe, alors conjoints par une affinité secrète : la chute de Vienne et la chute de Madrid, car nous le verrons, Vienne et Madrid sont associées dans le même vers par un autre poème intitulé, lui, *Schibboleth*; mémoires de février encore, les prémisses de la révolution d'Octobre avec les épisodes liés au croiseur *Aurore* et à Petrograd, nommés dans le poème, voire à la forteresse Pierre et Paul. C'est la dernière strophe de *In Eins* qui rappelle d'autres singularités « inoubliées », la toscane par exemple, que je n'entreprendrai pas ici de déchiffrer.

[...]

« Aurora » :  
 die Bruderhand, winkend mit der  
 von den wortgrossen Augen  
 genommenen Binde- Petropolis, der  
 Unvergessenen Wanderstadt lag  
 auch dir toskanisch zu Herzen

« Aurore » :  
 la main du frère, faisant signe  
 avec le bandeau retiré  
 des yeux grands comme le mot –  
 [Petropol,  
 cité nomade des inoubliés, était  
 pour toi aussi toscane, à cœur.

*Friede den Hütten!*

*Paix aux chaumières!*

Mais dans le foyer d'une même langue, déjà, par exemple le français, un essaim discontinu d'événements peut se laisser commémorer en une seule fois, à la même date qui dès lors prend la dimension étrange, coïncidente, *unheimlich*, d'une prédestination cryptique.

La date elle-même ressemble à un *schibboleth*. Elle donne un accès chiffré à cette collocation, à cette configuration secrète des lieux pour la mémoire.

La série ainsi constellée se fait d'autant plus ample et nombreuse que la date reste relativement indéterminée. Si Celan ne précise pas le jour (13), et dit seulement « février » (*Februar*, cette fois et non *Feber*), comme dans le poème intitulé *Schibboleth* \*, on voit s'accroître encore la mémoire des manifestations de même type, avec la même signification politique, qui ont pu rassembler le Peuple de Paris, entendons le peuple de gauche, dans le même élan, pour clamer, comme les Républicains de Madrid, *no pasarán*. Un seul exemple : le 12 février 1934, après l'échec de la tentative du Front Commun de la Droite, avec Doriot, après l'émeute du 6 février, se déploie l'immense défilé regroupant les masses et les dirigeants des partis de gauche. Ce fut l'origine du Front populaire.

Mais si, dans *In Eins*, Celan précise le 13 de février (*Dreizehnter Feber*), on peut penser au 13 février 1962. Je livre cette hypothèse à ceux qui peuvent avoir connaissance et témoigner de la date dite « externe » du poème. Je l'ignore, mais si mon hypothèse était factuellement fautive, elle désignerait encore le pouvoir de ces dates à venir vers lesquelles, dit Celan, nous nous transcrivons. Une date reste toujours une sorte d'*hypothèse*, le support pour un nombre par définition non limité des projections de mémoire. La moindre indétermination (le jour et le mois sans l'année, par exemple) accroît la chance, et les chances du futur antérieur. La date est un futur antérieur, elle donne le temps qu'on assigne aux anniversaires à venir. Ainsi, le 13 février 1962, Celan est à Paris. *Die Niemandsrose*, le recueil dans lequel se trouve *In Eins*, n'est publié qu'en 1963. D'autre part, d'un poème à l'autre, de *Schibboleth*, publié huit ans auparavant, à *In Eins*, Celan précise *13 février* là où le premier poème disait

seulement *février*. Il a donc bien dû se passer quelque chose. Le 13 février 1962, c'est à Paris le jour où l'on enterre les victimes du massacre du métro Charonne. Manifestation anti-OAS à la fin de la guerre d'Algérie. Plusieurs centaines de milliers de Parisiens, le Peuple de Paris, défilent alors. Deux jours après commencent les rencontres en vue des accords d'Évian. Ce Peuple de Paris reste celui de la Commune avec lequel il faut s'allier : avec toi, Peuple de Paris. Dans le même événement, à la même date, guerre nationale *et* guerre civile, la fin de l'une et le commencement – *comme* le commencement de l'autre.

Comme la date, *schibboleth* se marque plusieurs fois, plusieurs fois en une seule fois, *in eins, at once*. Multiplicité marquée mais aussi marquante.

D'une part en effet, à l'intérieur du poème, il nomme évidemment le mot de passe ou le signe de ralliement, un droit d'accès ou un signal d'appartenance dans toutes les situations politiques, le long des frontières historiques *configurées* par le poème. Ce *visa*, dira-t-on, c'est le *schibboleth*, il détermine un thème, un sens ou un contenu.

Mais, d'autre part, chiffre cryptique ou chiffre numérique, *schibboleth* épelle aussi ce pouvoir de rassemblement singulier de la date anniversaire. Celle-ci donne accès à la mémoire, à l'avenir de la date, à son propre avenir, mais aussi au poème – lui-même. *Schibboleth* est le *schibboleth* pour le droit au poème qui se dit lui-même *schibboleth*, son propre *schibboleth* à l'instant où il en commémore d'autres. *Schibboleth* est son titre, qu'il apparaisse ou non à cette place, comme dans l'un des deux poèmes.

Cela ne veut pas dire – deux choses.

D'une part, cela ne veut pas dire que les événements

commémorés dans cette constellation fantastique soient des événements non poétiques, tout à coup transfigurés par une incantation. Non, pour Celan, je crois, la conjonction signifiante de tous ces drames et acteurs historiques aura *constitué* la signature d'un poème, sa datation signée.

Cela ne veut pas dire, d'autre part, que la disposition d'un *schibboleth* efface le chiffre, donne la clé de la crypte et assure la transparence du sens. La crypte demeure, le *schibboleth* reste secret, le passage incertain, et le poème ne dévoile un secret que pour confirmer qu'il y a là du secret, en retrait, à jamais soustrait à l'exhaustion herméneutique. Secret sans hermétisme, il reste, et la date, hétérogène à toute totalisation interprétative. Éradication du principe herméneutique. Il n'y a pas un sens, dès qu'il y a de la date et *schibboleth*, plus un seul sens originaire.

Un *schibboleth*, le mot *schibboleth*, si c'en est un, nomme, dans la plus grande extension de sa généralité ou de son usage, toute marque insignifiante, arbitraire, par exemple la différence phonématique entre *shi* et *si* quand elle devient discriminante, décisive et coupante. Cette différence n'a aucun sens par elle-même, mais elle devient ce qu'il faut savoir reconnaître et surtout marquer pour *faire le pas*, pour passer la frontière d'un lieu ou le seuil d'un poème, se voir accorder un droit d'asile ou l'habitation légitime d'une langue. Pour ne plus y être hors la loi. Et pour habiter une langue, il faut déjà disposer du *schibboleth* : non pas seulement comprendre le sens du mot, non pas seulement *savoir* ce sens ou *savoir* comment il *faudrait* prononcer un mot (la différence de *h*, ou *ch*, entre *shi* et *si* : cela, les Éphraïmites le savaient) mais *pouvoir* dire comme il faut, comme il faut pouvoir dire. Il ne suffit pas de savoir la différence, il faut la pouvoir, il faut

pouvoir la faire, ou savoir la faire – et faire veut dire ici *marquer*. Cette marque différentielle qu'il ne suffit pas de connaître comme un théorème, voilà le secret. Un secret sans secret. Le droit à l'alliance n'a rien du secret caché, comme un sens dissimulé dans une crypte.

Dans le mot, la différence entre *shi* et *si* n'a aucun sens. Mais c'est la marque chiffrée qu'il faut *pouvoir partager* avec l'autre, et ce pouvoir différentiel doit être inscrit en soi, disons dans son corps propre autant que dans le corps de sa propre langue, l'un à la mesure de l'autre. Cette inscription de la différence dans le corps (par exemple l'aptitude phonatoire à prononcer ceci ou cela) n'est toutefois pas naturelle, elle n'a rien d'une faculté organique innée. Son origine suppose elle-même l'appartenance à une communauté culturelle et linguistique, à un milieu d'apprentissage, une alliance en somme.

*Schibboleth* ne chiffre pas quelque chose, ce n'est pas seulement un chiffre et le chiffre du poème; c'est maintenant, depuis le hors-sens où il se tient en réserve, le chiffre *du* chiffre, la manifestation chiffrée du chiffre comme tel. Et quand un chiffre se manifeste comme ce qu'il est, donc en se cryptant, ce n'est pas pour nous dire : je suis un chiffre. Il peut encore nous dissimuler, sans la moindre intention cachée, le secret qu'il héberge dans sa lisibilité. Il nous émeut, fascine et séduit d'autant plus. L'ellipse de la discrétion est en lui, et la césure, il n'y peut rien. Ce laissez-passer est une passion avant de devenir le calcul d'un risque, avant toute stratégie, avant toute poésie du chiffrage destinée, comme chez Joyce, à faire travailler des générations d'universitaires. A supposer que cela épuise le vrai ou le premier désir de Joyce, je ne le crois pas, rien ne me paraît plus étranger à Celan.

Multiplieité et migration des langues, certes, et dans *la* langue même. Babel, nommée dans *Hinausgekrönt*, après la « Ghetto-Rose » et cette figure phallique nouée au cœur du poème (*phallisch gebündelt*), c'est aussi son dernier mot : l'adresse et l'envoi.

Und es steigt eine Erde herauf, die unsre,  
diese.

Und wir schicken  
keinen der Unsern hinunter  
zu dir,  
Babel.

Et monte une terre, la nôtre,  
celle-ci.

Et nous n'envoyons  
aucun des nôtres en bas,  
vers toi,  
Babel. \*

L'adresse et l'envoi du poème, oui, mais à Babel il semble être dit, à son adresse, qu'on ne lui adressera rien. On ne lui enverra rien, rien de nous, rien des nôtres.

Multiplieité et migration des langues, certes, et dans *la* langue. Ton pays, dit-il, émigre partout, comme la langue. Le pays même émigre et transporte ses frontières. Il se déplace comme ces noms et ces pierres qu'on se donne en gage, de main en main, et la main se donne ainsi, et ce qui se découpe, s'abstrait, se déchire, peut se rassembler de nouveau dans le symbole, le gage, la promesse, l'alliance, le mot partagé, la migration du mot partagé.

[...]

– was abriß, wächst wieder zusammen –  
da hast du sie, da nimm sie dir, da hast du alle beide,  
den Namen, den Namen, die Hand, die Hand,

da nimm sie dir zum Unterpfund,  
er nimmt auch das, und du hast  
wieder, was dein ist, was sein war,

Windmühlen

stossen dir Luft in die Lunge [...]

– Ce qui s'est arraché, à nouveau se rejoint –  
là tu les as, prends-les, tu les as tous les deux,  
le nom, le nom, la main, la main,  
prends-les en gage,  
cela aussi il le prend, et tu as  
de nouveau ce qui est tien, fut sien,

des moulins à vent

te soufflent de l'air dans les poumons [...] \*.

Chance et risque du moulin à vent, – langage qui tient aussi bien du vent ou du mirage qu'au souffle et à l'esprit, à la respiration donnée. De cet immense poème (*Es ist alles anders...*), nous ne rappellerons pas toutes les pistes chiffrées, de la Russie – « le nom d'Ossip » – à la Moravie, au cimetière de Prague (« le caillou du / bassin Morave / que ta pensée portait à Prague / sur la tombe, sur les tombes, dans la vie » et « auprès de Normandie-Niemen », cette escadrille française en exil de guerre à Moscou, etc. Seulement ceci, qui dit l'émigration du pays même, et de son nom. Comme la langue :

wie heisst es, dein Land  
hinterm Berg, hinterm Jahr?

comment s'appelle-t-il, ton pays  
derrière les monts, derrière l'année?

Ich weiss, wie es heisst.  
 [...]
   
 es wandert überallhin, wie die Sprache,
   
 wirf sie weg, wirf sie weg,
   
 dann hast du sie wieder, wie ihn,
   
 den Kieselstein aus
   
 der Mährischen Senke,
   
 den dein Gedanke nach Prag trug [...]

Je sais comment il s'appelle  
 [...]
   
 il émigre partout, comme la langue,
   
 rejette-la, rejette-la,
   
 et tu l'auras de nouveau, comme lui,
   
 le caillou du
   
 bassin Morave
   
 que ta pensée portait à Prague [...]

Multiplicité et migration des langues, certes, et dans la langue même, Babel dans *une seule* langue. *Schibboleth* marque la multiplicité dans la langue, la différence insignifiante comme condition du sens. Mais du même coup, l'insignifiance de la langue, du corps proprement linguistique : il ne peut prendre sens que depuis le *lieu*. Par lieu, j'entends aussi bien le rapport à une frontière, le pays, la maison, le seuil, que tout site, toute *situation* en général depuis laquelle, pratiquement, pragmatiquement, les alliances se nouent, les contrats, les codes et les conventions s'établissent qui donnent sens à l'insignifiant, instituent des mots de passe, plient la langue à ce qui l'excède, en font un moment du geste et du pas, la secondarisent ou la « rejettent » pour la retrouver.

Multiplicité dans la langue, hétérogénéité plutôt. Il convient de préciser que l'intraductibilité ne tient pas seulement au passage difficile (*no pasarán*), à l'aporie ou à l'impasse qui isolerait une langue poétique d'une autre. Babel, c'est aussi ce *pas impossible*, et sans transaction à venir, qui tient à la multiplicité des langues dans l'unicité de l'inscription poétique : plusieurs fois en une seule fois, plusieurs langues dans un seul acte poétique. L'unicité du poème, soit encore une date et un *schibboleth*, forge et

scelle, en un seul idiome, *in Eins*, l'événement poétique, une multiplicité de langues et de dates tout aussi singulières. *In Eins* : dans l'unité et dans l'unicité de ce poème, les quatre langues ne sont certes pas intraduisibles, entre elles et en d'autres langues. Mais ce qui restera toujours intraduisible en quelque *autre* langue que ce soit, c'est la différence marquée des langues dans le poème. Nous parlions du *faire* qui ne se réduit pas à *savoir*, et de ce *pouvoir faire la différence* qui revient à *marquer*. Voilà ce qui se passe et qui arrive ici. Tout paraît en principe, en droit, traduisible, sauf la marque de la différence entre les langues à l'intérieur du même événement poétique. Considérons par exemple l'excellente traduction française de *In Eins*. Elle traduit l'allemand en français, rien de plus normal. Elle laisse intraduits *schibboleth* et *no pasarán*, ce qui respecte aussi l'étrangeté de ces mots dans le médium principal, l'idiome allemand de la version dite originale. Mais en gardant, et comment faire autrement, le français de ladite version dans la traduction, *Avec toi, / Peuple/de Paris*, la traduction doit effacer cela même qu'elle garde, l'effet d'étrangeté du français (sans italiques) dans le poème, et ce qui le met en configuration avec tous ces chiffres, mots de passe ou *schibboleth* qui datent et signent le poème, *In Eins*, dans l'unité à la fois dissociée, déchirée et ajointée, rejointe, rassemblée de ses singularités. Aucun remède, aucun recours de traduction, du moins dans le corps du poème. On ne peut accuser personne, et d'ailleurs il n'y a pas à traduire. Le *schibboleth*, là encore, ne résiste pas à la traduction en raison de quelque inaccessibilité de son sens au transfert, en raison de quelque secret sémantique mais par ce qui en lui forme l'entaille d'une différence non signifiante dans le corps de la marque

— écrite ou orale, écrite dans la parole comme peut l'être une marque dans la marque, une incision marquante à même la marque. Des deux côtés de la frontière historique, politique, linguistique (une frontière n'est jamais naturelle), on connaît le sens, les différents sens du mot *schibboleth* : fleuve, épi de blé, ramille d'olivier. On sait même comment il faudrait le prononcer. Mais une expérience unique fait que certains ne peuvent pas alors que d'autres peuvent le prononcer avec la bouche du cœur. Les uns ne passeront pas, les autres passeront la ligne — du lieu, du pays, de la communauté, de ce qui a lieu dans la langue, dans les langues comme poèmes. Chaque poème a sa propre langue, il est une seule fois sa propre langue, même et surtout si plusieurs langues *peuvent* s'y croiser. De ce *point de vue*, qui peut devenir une tour de guet, la vigilance d'une sentinelle, on le perçoit bien : la valeur de *schibboleth* peut toujours, et tragiquement, s'inverser. Tragiquement parce que l'inversion dépasse parfois l'initiative des sujets, la bonne volonté des hommes, leur maîtrise du langage et de la politique. Mot d'ordre ou mot de passe dans une lutte contre l'oppression, l'exclusion, le fascisme, le racisme, il peut aussi corrompre sa valeur différentielle, condition de l'alliance et du poème, en limite discriminatoire, technique de police, de normalisation et de quadrillage.

## IV

Inséré dans le deuxième vers de *In Eins*, le mot *schibboleth* forme le titre d'un poème plus long et plus ancien, publié en 1955 dans le recueil *Von Schwelle zu Schwelle*. *Schibboleth* vaudrait aussi, par métonymie, pour le titre du recueil. Il dit bien le seuil, le passage du seuil (*Schwelle*), d'un seuil à l'autre, ce qui permet de passer, traverser, transférer : traduire. On y trouve à peu près la même configuration d'événements, scellés par le même anniversaire de février, le trait qui relie les capitales de Vienne et de Madrid se substituant peut-être à celui qui, dans *In Eins*, trace une ligne entre Paris, Madrid et Petropol. *No pasarán* est déjà tout près de *schibboleth*. Mémoire encore, sans doute, de février 1936-39, bien que cette fois ni le jour (13) ni l'année ne paraissent. Ce qui laisse penser, la référence et la langue

française semblant absentes, qu'il s'agit en vérité d'une autre date, cette fois, dans l'altérité de laquelle d'autres mois de février, puis un certain 13 février viennent, conviennent ensuite pour surdéterminer le *Sprachgitter* de la signature. Le jeu des ressemblances et des différences, *schibboleth* entre les deux poèmes, pourrait donner lieu à une analyse interminable.

Outre sa présence au titre de titre, le mot *schibboleth* précède, de tout près, le mot *février* et le *no pasarán*, dans une strophe qu'on pourrait dire à cœur ouvert, ouverte là encore par le cœur, par le seul mot *cœur*. Dans *In Eins*, ce sera aussi *Im Herzmund*, dans la bouche du cœur, en première ligne :

[...]

Herz :  
gib dich auch hier zu erkennen,  
hier, in der Mitte des Marktes.  
Ruf's, das Schibboleth, hinaus  
in die Fremde der Heimat :  
Februar. No pasarán.

[...]

[...]

Cœur :  
donne-toi ici aussi à connaître  
ici, au milieu du marché.  
Appelle-le, le Schibboleth,  
à l'étranger de la patrie :  
Février. No pasarán \*.

[...]

L'étranger, l'étrangeté du chez soi, l'être hors de chez soi, l'être appelé hors de la patrie ou hors de chez soi dans la patrie, ce pas du « ne pas » qui assure et menace tout passage de la frontière en soi et hors de soi, ce moment du *schibboleth* se trouve remarqué dans la date, dans le mois et le mot de février. Différence mal traduisible, c'est *Februar* dans *Schibboleth*, *Feber* (*Dreizehnter*

*Feber*) dans *In Eins* qui pourrait reconduire ainsi, *schibboleth en février*, selon un jeu de l'archaïsme et de l'autrichien \*, à quelque étymologie sans doute faussement attribuée à *februarius*, moment de fièvre, accès, crise, inflammation.

Les deux poèmes se font signe, parents, complices, alliés, mais aussi différents qu'il est possible. Ils portent et ne portent pas la même date. Un *schibboleth* assure le passage de l'un à l'autre, dans la différence, à l'intérieur du même, de la même date, entre *Februar* et *Feber*. Ils parlent, dans la même langue, deux langues différentes. Ils la partagent.

Je me servirai donc, comme l'a fait Jean-Luc Nancy dans *Le partage des voix*, de ce mot *partage* qui en français nomme aussi bien la différence, la ligne de démarcation ou le partage des eaux, la scission, la césure que, d'autre part, la participation, ce qu'on partage parce qu'on y communique ou l'a en commun, au titre de l'appartenance.

Fasciné par une ressemblance à la fois sémantique et formelle qui n'a pourtant aucune raison d'être linguistico-historique, aucune nécessité étymologique, je risquerai un rapprochement entre le partage comme *schibboleth* et le partage comme *symbolon*. Dans les deux cas de S-B-L, on passe un gage à l'autre, « *er sprach / uns das Wort in die Hand* » (« il nous dit / dans la main le mot... »), un mot ou un morceau de mot, la part complémentaire d'une chose partagée en deux qui vient sceller une alliance, la tessère. Moment de l'engagement, de la signature, du pacte ou du contrat, de la promesse, de l'anneau \*\*.

La signature de la date joue ici ce rôle. Au-delà de l'événement singulier qu'elle marque et dont elle serait le nom propre détachable, capable de survivre et donc

d'appeler, de rappeler le disparu comme disparu, sa cendre même, elle rassemble, tel un titre (*titulus* a valeur de rassemblement), une conjonction plus ou moins apparente et secrète de singularités qui se partagent, et dans l'avenir partageront encore la *même* date.

Il n'y a pas de limite assignable à une telle conjonction. Elle se détermine depuis l'avenir auquel une fracture la promet. Aucun témoignage, aucun savoir, pas même celui de Celan, ne saurait par définition en épuiser le décryptage. D'abord parce qu'il n'y a pas de témoin absolu pour un déchiffrement externe. Celan peut toujours sous-entendre un *schibboleth* de plus : sous un mot, un chiffre, une lettre. Puis il n'aurait pas prétendu lui-même totaliser les sens possibles et compossibles d'une constellation. Enfin et surtout, le poème se destine à rester *seul*, dès son premier souffle, seul à la disparition des témoins et des témoins de témoins. Et du poète.

La date est un témoin, mais on peut très bien la bénir sans tout savoir de ce pour quoi et de ceux pour qui elle témoigne. Il est toujours possible qu'il n'y ait plus de témoin pour ce témoin. Nous nous approchons lentement de cette affinité entre une date, un nom – et la cendre. Les derniers mots de *Aschenglorie* (*Cendres-la gloire...*) :

Niemand	Nul
zeugt für den	ne témoigne
Zeugen.	pour le témoin. *

Pliée ou repliée dans le simple d'une singularité, une certaine répétition assure ainsi la lisibilité minimale et

dite « interne » du poème, en l'absence même du témoin, voire du signataire et de quiconque disposerait d'un savoir quant à la référence historique du legs poétique. Voilà ce que *signifie* en tout cas, si on peut encore le dire, le mot ou le titre de *schibboleth*. Non pas ceci ou cela depuis sa langue d'origine : fleuve, épi, ramille d'olivier, voire encore ce qu'il prend en charge dans le poème. Il signifie : il y a du *schibboleth*, il y a de la crypte, elle reste incalculable, elle ne cache pas un seul secret déterminé, un contenu sémantique attendant le détenteur d'une clé derrière la porte. S'il y a bien une porte, nous y viendrons, elle ne se présente pas ainsi. Si la crypte est symbolique, cela ne relève pas, en dernier ressort, d'une tropique ou d'une rhétorique. Bien sûr, la dimension symbolique ne disparaît jamais, elle prend parfois des valeurs thématiques. Mais ce que marque le poème, ce qui entaille la langue en y laissant la forme d'une date, c'est qu'il y a partage du *schibboleth*, un partage à la fois ouvert et fermé. La date (signature, moment, lieu, ensemble des marques singulières) opère toujours comme un *schibboleth*. Elle manifeste qu'il y a du non-manifeste, et de la singularité chiffrée : irréductible au concept, au savoir et même à l'histoire, à la tradition, fût-elle religieuse. Singularité chiffrée qui rassemble une multiplicité *in eins* et à travers la grille de laquelle un poème reste lisible – la donne à lire : « *Aber das Gedicht spricht ja!* » Le poème parle, même si aucune référence n'y était intelligible, aucune autre que l'Autre, celui auquel il s'adresse et à qui il parle en disant qu'il lui parle. Même s'il n'atteint pas l'Autre, du moins l'appelle-t-il. L'adresse a lieu.

Dans la langue, dans l'écriture poétique de la langue, il n'y a que du *schibboleth*. Comme la date, comme un



ce que tous les 14 juillet du monde peuvent rappeler depuis deux siècles. Parfois, en bien des lieux de la culture occidentale, le 14 juillet devient l'emblème de la cérémonie commémorative en général. Il figure alors un anniversaire politique et révolutionnaire en général, passé ou à venir : anniversaire, autrement dit retour, et par révolution, du révolutionnaire.

De surcroît, (*quatorze juillet*) porte ici un *s*. Disorthographe : la marque du pluriel inaudible insiste sur la pluralité des anneaux. Les anniversaires ne signalent pas seulement, pas nécessairement, le retour du même 14 juillet originaire. D'autres événements, plus ou moins secrets, d'autres anneaux, anniversaires et alliances, d'autres partages se partagent peut-être la même date. Une parenthèse, son nom l'indique, *met à côté : de côté*. La même parenthèse *met de côté*, en réserve, d'autres « quatorze juillet » : « (*Quatorze/juilllets. Et plus de neuf autres.*) ». On peut lire ou bien *neuf autres* 14 juillet ou bien  $14 + 9 = 23$  juillet, ou 23 mois de juillet, 23 anniversaires, etc. Quand je dis que je ne sais pas vers quels autres anniversaires se tourne ainsi le poème, cela ne revient pas, surtout pas à un « je ne veux pas le savoir », « cela ne m'intéresse pas ou je renonce à toute interprétation, à la mise en œuvre des ressources de l'herméneutique, de la philosophie, du savoir historique, des témoignages biographiques ». « Je ne sais pas », cela signale une situation. Dans ce que j'appelle ailleurs sa simple *restance*, le poème parle au-delà du savoir. Il écrit, et ce qu'il écrit, c'est d'abord cela même, qu'il s'adresse ou se destine au-delà du savoir, inscrivant des dates ou des signatures qu'on peut rencontrer, pour les bénir, sans tout savoir de ce qu'elles datent ou signent. Bénédiction au-delà du savoir, commémoration à travers l'oubli ou le

secret non partagé, le partage encore de l'impartageable. Les « quatorze juillet » forment l'entaille d'une singularité non répétable (*unwiederholbar*). Mais ils répètent l'unique dans l'anneau. Une tropique fait tourner les anniversaires autour du même. De plus, l'ensemble du poème multiplie les signes d'autres événements associés au 14 juillet. Il donne à penser ainsi que « (Quatorze juillet. [...]) » n'est pas une date mentionnée, celle de l'histoire publique et politique mais peut-être, qui sait, celle qui signe secrètement, le sceau privé qui paraphe, au moins, l'avènement de ce poème-ci, la déchirure sublime que je préfère laisser intacte. Telle signature ferait partie de la constellation. Rappelons seulement, sans autre commentaire, que *L'entretien dans la montagne* dit aussi : « et juillet n'est pas juillet ». Cela au cours d'une méditation sur le Juif fils d'un Juif au « nom imprononçable » et qui n'a rien en propre, rien qui ne soit emprunté, si bien que, comme une date, le Juif a en propre de n'avoir pas de propriété ni d'essence. Juif n'est pas juif. Nous y reviendrons, comme nous reviendrons sur cet autre fait : pour les Éphraïmites, d'une autre manière, *schibboleth* fut aussi un « nom imprononçable ». On sait ce qui leur en coûtait.

Nous avons souvent parlé de *constellations* : plusieurs singularités hétérogènes viennent se consigner dans l'étoilement configuré d'une seule marque datée. Rappelons ici les « constellations de novembre ». Elles s'associent à un épi, non pas à l'épi de blé du *schibboleth* mais à un épi de maïs :

BEIM HAGELKORN, im  
brandigen Mais-

PRÈS DU GRÊLON, dans  
l'épi niellé

kolben, daheim,  
den späten, den harten  
Novembersternen gehorsam :

du mais, chez toi,  
soumis à l'âpre, tardive  
constellation de Novembre :

in den Herzfaden die  
Gespräche der Würmer geknüpft - :

nœuds à l'écheveau du cœur les  
colloques de la vermine - :

eine Sehne, von der  
deine Pfeilschrift schwirrt,  
Schütze.

une corde, d'où  
vibre l'écrit de ta flèche,  
Sagittaire \*.

Les mois reviennent aussi, et surtout mars, et surtout septembre. Entre autres lieux, dans *Hubediblu*. Le retour du mois s'y donne à lire sans mention de l'année, il signe aussi la démarcation de la date, son partage et sa déportation. Chance de l'anneau et fatalité de toute archivation. Une date ne se marque et ne devient lisible qu'à s'émanciper de la singularité que pourtant elle rappelle. Elle est lisible dans son idéalité; son corps devient un objet idéal : toujours le même, à travers les différentes expériences qui le visent ou le constituent, objectif, garanti par des codes. Cette idéalité porte l'oubli dans la mémoire, mais elle est la mémoire de l'oubli même, la vérité de l'oubli. La référence à l'événement singulier s'annule dans l'anneau, quand un mois rappelle et annule une année. C'est le moment où celle-ci tourne sur elle-même. Pôles et tropes, on se rappelle *Le Méridien*. Une date : toujours une fois, une volte, *una volta*, une révolte ou une révolution. Elle se remplace dans ses vicissitudes. Commémorant ce qui peut toujours s'oublier en l'absence de tout témoin, la date s'expose dans sa destination ou dans son essence même. Elle s'offre à l'anéantissement mais elle s'y *offre* en effet. La menace n'est pas extérieure, elle ne tient pas

à un accident qui viendrait tout à coup détruire le support de l'archive. La date se laisse menacer dans son échéance, dans sa conservation et dans sa lisibilité, par elles, en tant qu'elle demeure, et se donne à lire. Risquant l'annulation de ce qu'elle sauve de l'oubli, elle peut toujours devenir la date de rien et de personne, essence sans essence de la cendre dont on ne sait même plus ce qui s'y est un jour, une seule fois, sous un nom propre consumé. Le nom partage cette destinée de cendre avec la date. Cela n'arrive pas *empiriquement*, comme un fait qui surviendrait une fois dans telles conditions et qu'on éviterait d'autres fois, par exemple en multipliant les précautions – ou par chance. Il appartient à l'essence toujours accidentée de la date de ne devenir lisible et commémorative qu'à effacer cela même qu'elle aura désigné, en devenant chaque fois la date de personne.

De personne : le génitif s'entend en deux sens contradictoires qui pourtant s'allient dans la même tragédie. *Ou bien... ou bien.*

*Ou bien* la date reste cryptée, si par exemple, dans *Huhediblu*, derrière l'allusion à septembre (« *unterm / Datum des Nimmermenschtags im September* »), par-delà un certain nombre de choses ou de personnes identifiables, Celan nomme et chiffre un événement qu'il est seul, ou seul avec quelques-uns, à pouvoir commémorer. Et ceux qui commémorent sont des mortels, il faut partir de là. Alors la date de ce « jour de personne en septembre » se voit destinée, dans cette mesure du moins, à ne plus rien signifier *un jour* pour les survivants, c'est-à-dire essentiellement pour le lecteur, l'interprète, le gardien du poème. La survivance finie, voilà leur lot. Dans ce cas, une date devient dès le seuil de cette survivance ou de cette reve-

nance, dès le seuil du poème, donc, la date de personne, le jour de personne. Le nom de septembre surgit dans un poème, un poème qui « parle! », il se prête à la lecture dans la mesure où il se laisse prendre, se fait prendre dans un filet de marques signifiantes et par convention intelligibles. Il a sa part dans la « beauté » du poème. Mais dans cette mesure même, et voici l'affect endeuillé qui nous rapporte à ladite « beauté », sa lisibilité se paie du terrible tribut de la singularité perdue. Deuil à même la lecture. Le crypté, le daté de la date s'efface, la date se marque en se démarquant, et toutes les pertes, tous les êtres que nous pleurons dans ce deuil, toutes les douleurs se recueillent dans le poème d'une date dont l'effacement n'attend pas l'effacement.

*Ou bien*, hypothèse apparemment inverse, rien n'est crypté dans la date. Celle-ci se rend disponible pour tous. Alors le résultat revient au même. La singularité de l'autre s'incinère. La rose de septembre, la rose de personne. *Die Nichts-, die / Niemandrose*, de *Psalm* appartient, si l'on peut dire, à la même génération que *die September- / rosen* de *Hubediblu, unterm / Datum des Nimmermenschtags im September* –, à la même génération que l'intraduisible envoi, encore, lorsque la quasi-citation, métonymisant la fleur de rhétorique, déplaçant l'ordre d'attribution, conclut le poème *en français*, sans italiques : « Oh quand reflleuriront, oh roses, vos septembres? ». L'avenir est à la date, mois au pluriel, la ronde des septembres futurs. On attend moins le retour des fleurs, leur épanouissement à venir, que le re-fleurir des retours. On ne dépose pas des fleurs sur la pierre d'une date, on n'attend pas une saison, le printemps ou l'automne, on n'attend pas les roses de ce temps, mais le temps des roses, et le temps daté. Ce qui

compte, ce qui naît, fleurit, s'ouvre, ce n'est pas la fleur, c'est la date. Elle compte, et d'ailleurs *septembre* compte un chiffre, un nombre plutôt dans son nom.

*Ou bien, ou bien.* Cela ne forme pas ici une alternative; la double démarcation de la date ne fait pas deux. Les deux phénomènes ne se contredisent pas, ils ne se juxtaposent même pas dans le poème. Le même de toute datation s'y rassemble et s'y constitue. La possibilité de la lecture et du retour, l'anneau, l'anniversaire et la garde, la *vérité* du poème, sa raison même, sa raison d'être essentielle, sa chance et son sens, c'est aussi sa folie.

Une date est folle, voilà la vérité.

Et nous sommes fous de dates.

De ces cendres que sont les dates. Et Celan le savait, on peut louer ou bénir des cendres. La religion n'est pas nécessaire pour cela. Peut-être parce qu'une religion commence là, avant la religion, à la bénédiction des dates, des noms et des cendres.

Une date est folle : elle n'est jamais ce qu'elle est, ce qu'elle dit qu'elle est, toujours plus ou moins que ce qu'elle est. Ce qu'elle est, c'est ou bien ce qu'elle est ou bien ce qu'elle n'est pas. Elle ne relève pas de l'être, de quelque sens de l'être, voilà à quelle condition sa folle incantation devient musique. Elle *reste* sans être, à force de musique, reste pour le chant, *Singbarer Rest* \*, c'est *l'incipit* ou le titre d'un poème qui *commence* par dire le reste. Il commence par le reste – qui n'est pas et qui n'est pas l'être –, en y laissant entendre un chant sans mot (*lautlos*), un chant peut-être inaudible ou inarticulé, un chant pourtant dont le tour et le trait, l'esquisse, le trait de contour (*Umriss*) tiennent sans doute à la forme coupante, aiguisée, concise, mais aussi arrondie, circon-

venante d'une faucille, d'une écriture encore, d'une écriture de faucille (*Sichelschrift*). Cette écriture-faucille ne tourne pas autour de ce qu'elle tranche, puisqu'elle ne l'évite pas, pas tout à fait, mais elle coupe en faisant le tour, tout le tour. Autre tournure, un autre trope : tourner autour et faire le tour, ce n'est pas la même chose pour cette faucille qui inscrit peut-être des lettres en coupant, tout autour. Dira-t-on qu'elle circonscrit des mots en silence, quand le discours se tait (*lautlos*) pour laisser venir le chant : *singbarer Rest*? Cela résonnera plus tard : *beschneide das Wort*, circonscris le mot.

*Singbarer Rest* ou CELLO-EINSATZ / *von hinter dem Schmerz...*, cet autre poème met en œuvre musicale un indéchiffrable ou un insignifiant (*Undeutbares*). Il se clôt sur ces mots qui disent si peu, et plus que tout, inoubliables dès lors et faits pour passer inaperçus de la mémoire, dans leur intraduisible simplicité, leur simplicité scandée toutefois :

alles ist weniger, als  
es ist,  
alles ist mehr.

tout est moins, que  
cela n'est,  
tout est plus. \*

Le plus intraduisible tient à la fois à la scansion, ou à la césure, et à l'absence de négation, grammaticale ou non. Le « *als* » ambigu, souligné par sa position en fin de vers, après la pause d'une virgule, soustrait le « *als es ist* » (tel qu'il est, en tant qu'il est, comme tel, tel que c'est) à la syntaxe apparente de la comparaison avec laquelle il joue pourtant.

Si je dis que le sens d'une date ouvre la folie, une sorte de *Wahnsinn*, ce n'est pas pour émouvoir : seulement pour dire ce qu'il y a à lire d'une date, dans l'injonction ou la chance de toute lecture.

*Wahnsinn* : la folie de la date, la folie du « quand », le sens délirant de *wann*. La folie de l'homophonie (*Wahn/wann*) ne se livre pas dans un jeu de langage de Celan, pas plus que ne le faisait tout à l'heure la ressemblance entre *schibboleth* et *symbolon*, l'hébreu, le grec, et ici le german. La folie sommeille en cette rencontre aléatoire, cette chance entre des hétérogénéités qui se met à donner sens et à dater. Avant le *Wahn/wann* de *Hubediblu*, l'Écriture, l'épître, l'épistolaire, voire l'épistolaire épîtrerie, croisent leurs envois avec le nom du prophète, la trace et le posthume, la post-face et la date :

[...]

Und – ja –

die Bälge der Feme-Poeten

lurchen und vespern und wispern und vipern,  
episteln.

Geunktes, aus

Hand – und Fingergekröse, darüber  
schriftfern eines

Propheten Name spurt, als

An – und Bei – und Afterschrift, unterm

Datum des Nimmermenschrags im September – :

[...]

Et – oui –

les baudruches des poètes proscripteurs

vipèrent, vespèrent et vitupèrent, grenouillent,  
épistolent.

Bave de crapaud, ou  
tripe de main et de doigt, dans laquelle  
loin de l'Écriture  
le nom d'un prophète laisse sa trace, comme  
adresse, commentateur, et post-hume post-face, datée  
du jour de personne en septembre – :

La question « Quand? », « *Wann...?* », qui porte d'abord sur les roses (quand fleurissent les roses de septembre?) pour finalement porter sur la date même (« Oh quand reflueront, oh roses, vos septembres? ») devient, dans l'intervalle, folle elle-même :

[...]

Wann,  
wann blühen, wann,  
wann blühen die, hühendiblüh,  
huhediblu, ja sie, die September –  
rosen?

Hüh – on tue... Ja wann?

Wann, wannwann,  
Wahnwann, ja Wahn, –  
Bruder

Quand,  
quand fleurissent, quand,  
quand fleurissent les,  
fluerissentles, oui, les,  
roses de septembre?

Hue – on tue... Mais quand?

Quand, cancan,  
où, fou, oui, fou –  
frère [...] \*

L'annulation de la date, son devenir-anonyme dans le rien autant que dans l'anneau, cette donnée de la date laisse sa trace dans le poème. Cette trace est le poème. Elle ne revient pas simplement à la trace de quelque chose, d'une non-trace qui s'est passée, qui a eu lieu pour

avoir été vécue selon un sens et demande à être commémorée. Elle est aussi cela, certes, mais d'abord la trace *comme* date, ce qui est voué à se démarquer pour marquer, à s'endeuiller pour rester. Elle doit exposer son secret, risquer de le perdre pour le garder. Elle doit brouiller, la passant et repassant, la frontière entre lisibilité et illisibilité. L'illisible est lisible comme illisible, illisible en tant que lisible, voilà la folie qui brûle une date par le dedans. Voilà qui la donne à la cendre, voilà qui donne la cendre dès le premier instant. Et durant le temps fini de l'incinération, le mot de passe est transmis, il y a la communication, le *schibboleth* circule entre les mains, de bouche à oreille, de cœur à cœur – entre quelques-uns, un nombre fini, toujours. Car il peut disparaître avec eux, rester comme un indéchiffrable signe, universel pourtant (en droit, en principe) : un jeton, un symbole, une tessère, un trope, une table ou un code.

Malgré l'apparence, il n'y a là aucune contradiction dialectisable. Pour illustrer les paradoxes de cette universalisation du *ceci, ici, maintenant* ou du « quand », on aurait pu citer le début de la *Phénoménologie de l'Esprit*. Mais l'ellipse, la discontinuité, la césure ou la discrétion ne se laisse pas ici réduire ou relever (*aufheben*). Aucune dialectique de la certitude sensible ne peut nous rassurer quant à la garde d'une archive.

C'est là le don du poème, et de la date, leur condition faite de détresse et d'espérance, la chance et le tour, le ton et le *Wechsel der Töne*. Cette annulation du retour sans retour n'arrive pas à l'expérience par le seul poème, le poème qu'il n'y a pas (« *Ich spreche ja von dem Gedicht, das es nicht gibt!* »), pas plus qu'il n'y a la date que pourtant il y a (*es gibt*) – à donner. L'annulation a cours

partout où une date inscrit son *ici* et *maintenant* dans l'itérabilité, *quand* elle se voue à perdre le sens, dans l'oubli de soi, n'arrivant ainsi qu'à s'effacer. La trace, ou la cendre. Ces noms valent pour d'autres. La destinée d'une date est analogue à celle de tout nom, de tout nom propre. Y a-t-il un autre désir que celui de dater? de laisser une date? ou de prendre date? de louer ou de bénir une commémoration sans l'annonce de laquelle aucun événement jamais n'aurait lieu?

Mais le désir s'emporte. Il s'emporte à louer ou à bénir la lettre donnée, une date qui, pour être ce qu'elle est, doit se donner à lire dans la cendre, dans le non-être de son être, ce reste sans reste qu'on appelle cendre. D'une date *elle-même* il ne reste rien, rien de ce qu'elle date, rien de ce qui est par elle daté. Il ne reste personne – *a priori*. Ce « rien » ni « personne » n'arrive pas à la date après coup, comme la perte – de quelque chose ou de quelqu'un; ce n'est pas davantage une négativité abstraite qu'on pourrait ici calculer, là éviter.

Nous disons « rien » et « personne » dans la grammaire française où ces mots ne sont ni positifs ni négatifs. Malgré l'artifice ou l'aléa de cette situation, le suspens grammatical n'est pas sans rapport avec celui dans lequel Celan laisse peut-être résonner le *Nichts* et le *Niemand*. Surtout quand il écrit, dans *Psalm*

Gelobt seist du, Niemand.

Loué sois-tu, Personne. \*

ou ceci, dans *Einmal* (*Une fois*) dont il reste si difficile de traduire un certain *ichten*; il répète, en quelque sorte,

l'anéanti sans négation dans ce qui résonne aussi comme la production ou la constitution d'un *je (ich)*, un et infini, une fois et à l'infini, le pas entre le rien (*Nichts*) et la lumière (*Licht*).

Eins und Unendlich,  
vernichtet,  
ichten.

Un et infini,  
anéanti,  
néantir.

Licht war. Rettung.

Lumière fut. Délivrance \*.

Si la date devient lisible, son *schibboleth* vous dit : « Je » (presque rien, une seule fois, une seule fois à l'infini recommencée mais finie par cela même, et dé-finissant d'avance la répétition), je suis, je ne suis qu'un chiffre commémorant cela même qui aura été voué à l'oubli, destiné à devenir nom, pour un temps fini, le temps d'une rose, nom de rien, « voix de personne », *nom de personne* : cendre.

Désir ou don du poème, la date se porte, en un mouvement de bénédiction, vers la cendre.

Je ne présuppose pas ainsi quelque essence de la bénédiction qui viendrait trouver là un étrange exemple. Je ne dis pas : vous savez, nous savons ce qu'est une bénédiction, eh bien, en voici une qui s'adresse à la cendre. Non, l'essence de la bénédiction s'annonce peut-être depuis la prière poétique, le chant d'un reste sans être, l'expérience de la cendre dans l'incinération de la date, depuis l'expérience de la date *comme* incinération. Celle-ci ne désignera plus, en ce lieu, l'*opération* parfois décidée ou refusée par quiconque se demande s'il doit ou non procéder à la

crémation, à la destruction par le feu, sans autre reste que de cendre, de ce vivant ou de cette archive. L'incinération dont je parle a lieu avant toute opération, elle brûle du dedans. La date s'y consume à l'échéance même de sa production, de sa genèse ou de son inscription : de son essence et de sa chance.

Comme les roses de septembre, la rose de personne appelle à bénir ce qui reste de ce qui ne reste pas, ce qui ne reste pas dans ce reste (*singbarer Rest*), la poussière ou la cendre. La bouche du cœur qui vient à bénir la poussière de cendre revient à bénir la date. Elle chante *oui, amen*, à ce rien qui reste (un rien ne reste pas) et même à ce désert dans lequel il n'y aurait plus personne pour bénir la cendre. *Psalm*, encore :

Niemand knetet uns wieder aus Erde  
[und Lehm,  
niemand bespricht unsern Staub.  
Niemand.

Personne ne nous repêtrira de terre  
[et de limon,  
personne ne bénira notre poussière.  
Personne.

Gelobt seist du, Niemand.  
Dir zulieb wollen  
wir blühn.  
Dir  
entgegen.

Loué sois-tu, Personne.  
Pour l'amour de toi nous voulons  
fleurer.  
Contre  
toi.

Ein Nichts  
waren wir, sind wir, werden  
wir bleiben, blühend :  
Die Nichts-, die  
Niemandrose.

Un rien  
nous étions, nous sommes, nous  
resterons, en fleur :  
la rose de rien, de  
personne. \*

S'adresser à personne, ce n'est pas exactement ne s'adresser à personne. Parler à personne, *dans le risque*, chaque fois, singulièrement, qu'il n'y ait personne à bénir, personne pour bénir, n'est-ce pas la seule chance d'une bénédiction? d'un acte de foi? Que serait une bénédiction assurée d'elle-même? Un jugement, une certitude, un dogme.

J'avais suggéré ceci : que la date, la cendre et le nom, c'était ou ce sera le même, qui ne se tient jamais au présent. Et ce même reste à bénir. A chanter. Il ne reste, le même, que dans l'appel de la bénédiction, il appelle la bénédiction qui l'appelle. Mais la réponse n'est jamais assurée, elle est *donnée* mais par là même incalculable, nulle part une donnée, donnée d'avance. *Chymisch* :

[...]

Grosse, graue,  
wie alles Verlorene nahe  
Schwestergestalt :

Alle die Namen, alle die mit-  
verbrannten  
Namen. Soviel  
zu segnende Asche. Soviel  
gewonnenes Land  
über  
den leichten, so leichten  
Seelen-  
ringen.

[...]

[...]

grande, grise,  
comme tout perdu, proche  
figure de sœur :

Tous les noms, avec  
elle, consumés, tous les noms. Tant  
de cendres à bénir. Tant  
de pays conquis  
par-dessus  
légers, si légers  
des anneaux  
d'âmes.

[...] \*

Il y a la cendre, peut-être, mais une cendre n'est pas. Ce reste *semble* rester de ce qui fut, et qui fut présentement; il semble se nourrir ou s'abreuver à la source de l'être-présent, mais il sort de l'être, il épuise d'avance l'être auquel il semble puiser. La restance du reste – la cendre, presque rien – n'est pas l'être-restant, si du moins l'on entend par là l'être-subsistant. Ce qui est puisé, aspiré, bu (*geschöpft*) à la truelle (*Kelle*; la source ou la fontaine, *Quelle*, n'est pas loin), à la truelle des cendres, à la cuiller des cendres (*mit der Aschenkelle*) sort du baquet de l'être (*aus dem Seinstrog*). Il en vient peut-être, mais il en sort, et il en sort propre, savonneux (*seifig*). C'est pourquoi, dans cette scène de lessive et de cendre (la fontaine n'est pas loin), il vaut mieux dire baquet de l'être que pétrin, mangeoire ou abreuvoir (*Trog*) :

MIT DER ASCHENKELLE GE-  
[SCHÖPFT

aus dem Seinstrog,  
seifig [...]

A LA TRUELLE DES CENDRES,  
[PUSÉ

hors du baquet de l'être,  
savonneux [...] \*

Tous les anneaux, toutes les cendres, il y en a tant, chaque fois uniques, passent par le don d'une date bénie. Chaque larme. Innombrables dons, indénombrablement chiffrés par tant de poèmes, nous ne les citerons pas.



## V

Jusqu'ici, nous avons toujours parlé de dates codées, non seulement chiffrées, mais codées selon la grille conventionnelle d'un calendrier. Le poème peut les mentionner tout en les incorporant dans sa phrase : éphéméride lui-même. La date ainsi marquée ne correspond pas nécessairement à celle de l'écriture, à l'événement du poème. Elle représente son thème plutôt que sa signature.

Mais pour avoir quelque nécessité, cette distinction paraît néanmoins limitée dans sa pertinence. Où situer cette limite?

Elle a la forme de l'anneau. En raison de la révolution dont nous parlons, la date commémorante et la date commémorée tendent à se rejoindre ou à se conjoindre dans un anniversaire secret. Le poème est cet anniversaire

qu'il chante ou bénit, cet anneau donné, le sceau d'une alliance et d'une promesse. Il a, *il est à* la même date que celle qu'il bénit, il est *à elle*, il donne et redonne la date à laquelle *tout à la fois* il appartient et se destine. A ce point, en ce lieu toujours passé, toujours à venir, la frontière s'efface entre la circonstance dite externe, la date « empirique » et la généalogie interne du poème. Mais cette généalogie est datée, ce n'est pas un mouvement essentiel, universel, intemporel. Un *schibboleth* passe aussi cette frontière : pour une date poétique, pour une date bénie, la différence n'a plus lieu entre l'empirique et l'essentiel, entre le dehors contingent et l'intimité nécessaire. Ce non-lieu, cette utopie, c'est l'avoir-lieu ou l'événement du poème comme bénédiction, ce poème (peut-être) absolu dont Celan dit qu'il n'y en a pas (...*das es nicht gibt!*).

Avec cette distinction entre l'empirique et l'essentiel, une limite se brouille, celle du philosophique comme tel, la distinction philosophique. La philosophie se trouve, *se retrouve* alors dans les parages du poétique, voire de la littérature. Elle s'y retrouve car l'indécision de cette limite est peut-être ce qui la provoque le plus à penser. Elle s'y retrouve, elle ne s'y perd pas nécessairement comme le croient, dans leur tranquille crédulité, ceux qui croient savoir où passe cette limite et s'y tiennent peureusement, ingénument, quoique sans innocence, dénués de ce qu'on doit appeler l'*expérience philosophique* : une certaine traversée questionnante des limites, l'insécurité quant à la frontière du champ philosophique – et surtout l'*expérience de la langue*, toujours aussi poétique, ou littéraire, que philosophique.

D'où le privilège de ce que nous appelons le code :

l'institution du calendrier qui permet d'appeler, de classer (*calare*) les années, les mois, les jours; ou bien de l'horloge qui espace et sonne la révolution des heures. Comme le calendrier, l'horloge nomme le retour de l'autre, du tout autre dans le même. Mais *Uhr* et *Stunde*, ce que disent tant de poèmes, nous devons y entendre autre chose et plus que des thèmes ou des objets. L'heure écrit, l'heure parle, elle appelle ou assigne le poème, elle le provoque, le convoque, l'apostrophe et s'adresse à lui, comme au poète qu'elle réclame, elle le fait venir à son heure. *Nacht* parle d'un *Zuspruch der Stunde* \* : exhortation, peut-être consolation, mais d'abord une parole adressée. Et à ce *Zuspruch* répond ailleurs un *Gespräch* de l'heure, un dialogue, une conversation avec l'heure qui tourne, une parole partagée avec elle :

Diese Stunde, deine Stunde,  
ihr Gespräch mit meinem Munde.

Cette heure, ton heure,  
son dialogue avec ma bouche.

Mit dem Mund, mit seinem Schwei-  
[gen,  
mit den Worten, die sich weigern.

Avec la bouche, avec son silence,  
avec les mots qui se refusent. \*\*

Aussi bien qu'un cadran solaire ou que toute autre charte, la marque de l'heure assigne sa place au sujet, elle lui donne lieu, son adresse saisit le signataire ou le poète avant même que celui-ci ne marque ou ne donne l'heure. L'initiative revenant aux mots, disait Mallarmé, elle revient aussi à l'heure. Le poète est provoqué, autrement dit constitué par elle. Il s'apparaît, comme tel, depuis elle. Retour et ronde discontinue des heures, l'ici de l'aiguille

espace le maintenant. Cette discrétion, cette « césure des heures » (*Stundenzäsur*) \*, cadence, chance et souffrance, scande le poème dès son origine. Mais cette poétique du rythme ou de l'espacement ne concerne pas seulement la forme de la langue, elle dit quelque chose de l'origine du sens, et du sens de la langue. *Und mit dem Buch aus Tarussa* inscrit en son cœur la « césure des heures ». Le poème dit le rythme, la rime, la respiration (*mit / geatmeten Steppen- / halmen geschrieben ins Herz / der Stundenzäsur*), (avec / le chaume respiré / des steppes écrit au cœur / de la césure des heures), mais aussi la langue, le rythme de la langue, la « balance de la langue, de la parole, du lieu natal, / balance exil » (« *Sprachwaage, Wortwaage, Heimat-/waage Exil* »). Or cette question du sens de la langue, de son sens et de son lieu pour un exilé (l'allemand pour un poète de langue allemande qui ne fut pas allemand), le *Discours de Brême* lui reconnaît une affinité avec « la question du sens de l'horloge » (*Uhrzeigersinn*) : « Accessible, proche et sauvegardée, au milieu de tant de pertes, demeura ceci, seul : la langue. [...] Dans ces années et les années qui suivirent j'ai tenté d'écrire des poèmes dans cette langue : pour parler, pour m'orienter, pour m'enquérir du lieu où je me trouvais et du lieu vers lequel j'étais entraîné [...] C'était, vous le voyez, événement (*Ereignis*), mouvement, marche (*Unterwegssein*), c'était la tentative de trouver une direction. Et lorsque j'en questionne le sens, je crois devoir me dire que dans cette question parle aussi *la question du sens de l'horloge*. / Car le poème n'est pas intemporel. Certes, il élève une exigence d'infini, il cherche à se frayer passage à travers le temps, – à travers lui et non par-dessus. » \*\* (Je souligne.)

L'annulation, encore, de l'anneau. Retour sur soi de l'heure. Consomption, devenir-cendre, incendie ou incinération d'une date : sur l'heure, dans l'heure même, à chaque heure. C'est la menace d'une crypte absolue : le non-retour, l'illisibilité, l'amnésie sans reste, mais le non-retour *comme* retour, *dans* le retour même. Tel risque ne paraît pas plus inessentiel, accident de l'heure ou du jour, que la possibilité même du retour qui livre aussi bien à la chance qu'à la menace, en une seule fois, chaque fois.

On me pardonnera si je ne nomme ici l'*holocauste*, c'est-à-dire littéralement, comme j'avais aimé l'appeler ailleurs, le *brûle-tout*, que pour en dire ceci : il y a certes aujourd'hui la date de cet holocauste que nous savons, l'enfer de notre mémoire; mais il y a un holocauste pour chaque date, et quelque part dans le monde à chaque heure. Chaque heure compte son holocauste. Chaque heure est unique, soit qu'elle revienne, et c'est la roue qui tourne d'elle-même, soit que, la dernière, elle ne revienne pas plus que la sœur, la sienne, la même, son autre revenant :

Geh, deine Stunde  
hat keine Schwestern, du bist –  
bist zuhause. Ein Rad, langsam,  
rollt aus sich selber, die Speichen  
klettern [...]  
Jahre.  
Jahre, Jahre, ein Finger  
tastet hinab und hinan [...]  
Kam, kam.  
Kam ein Wort, kam,  
kam durch die Nacht,  
wollt leuchten, wollt leuchten.

Va, ton heure  
n'a nulle sœur, tu es –  
es de retour. Une roue, lentement,  
tourne par elle-même, les rais  
grimpent, [...]  
Années.  
Années, années, un doigt  
touche du haut vers le bas [...]  
Vint, vint.  
Vint une parole, vint,  
vint à travers la nuit,  
voulut luire, voulut luire. \*

Et plus loin, dans le même poème, que je dois donc sectionner et auquel ces coupures infligent une violence sans mesure, puisqu'elles blessent non seulement le corps du chant mais d'abord le rythme de ses propres césures, coupant dans les coupures, les blessures ou les cicatrices, les sutures même dont parle précisément *ce* poème qui fut au foyer de tant de lectures, plus loin, donc, les cendres, les cendres répétées, cendres de cendres, la nuit dans la nuit, la nuit et la nuit – mais les deux mots (*Asche, Nacht*) ne s'appellent, de ce terrifiant écho, que dans cette langue :

Asche.	Cendres.
Asche, Asche.	Cendres, cendres.
Nacht.	Nuit.
Nacht-und-Nacht.	Nuit-la-nuit.

Il y a la date commémorée et la date de la commémoration, la commémorante. Mais comment les distinguer à l'heure même, aujourd'hui, d'un anniversaire? Comment discerner entre la date dont parle le poème et celle du poème, quand j'écris ici, maintenant, pour rappeler cet autre ici, maintenant, qui fut un autre mais *quasiment* à la même date?

*Quasiment* : non pas tant parce que cette heure-ci, aujourd'hui, à cette date, cet ici maintenant *daté* n'est pas rigoureusement le même, seulement analogue à l'autre, mais parce que la date originaire, en tant que marque codée de l'autre ici-maintenant, c'était *déjà* une sorte de

*fiction*, ne récitant la singularité que dans la fable de conventions et de généralités, de marques itérables en tout cas.

Cendres en vérité. Si la date mentionnée, commémorée, bénie, chantée tend à se confondre avec son retour dans la mention, la commémoration, la bénédiction, le chant, alors comment distinguer, pour une signature poétique, entre la valeur *constative* d'une certaine vérité (voilà quand cela eut lieu) et cet autre régime de la vérité qu'on associerait à la *performativité* poétique (je signe ceci, ici maintenant, à cette date)? Une date, est-ce vrai? Quelle est la vérité de cette fiction, la vérité non-vraie de cette vérité? Ici, ceci, maintenant, est un *schibboleth*. Ceci est – *schibboleth*.



## VI

Rendons-nous maintenant au-delà de ce qui, dans la langue, classe les marques d'une datation selon les fictions conventionnelles du calendrier ou de l'horloge.

A radicaliser ou à généraliser sans artifice, nous pourrions dire de l'écriture poétique qu'elle s'offre, de part en part, à la datation. Le *Discours de Brême* le rappelle : un poème est en route depuis un lieu vers un « lieu ouvert » (« un toi invocable »), et il chemine « à travers » le temps, il n'est jamais « intemporel ». Il n'y a en lui que chiffre de singularité, donnant lieu, rappelant le lieu, donnant et rappelant le temps, au risque de les perdre dans la généralité holocaustique du retour et dans la lisibilité du concept, dans la répétition anniversaire du non-répétable. Partout où une signature vient entamer l'idiome pour

laisser dans la langue une trace, la mémoire d'une incision à la fois unique et itérable, cryptique et lisible, il y a la date. Non pas la date absolue, il n'y en a pas plus que de « poème absolu » ; mais de la date, la folie du « quand », le « wann/Wahnsinn », le *Einmal* impensable, la terrifiante ambiguïté du *schibboleth*, signe d'appartenance et menace de discrimination, discernement indiscernable entre l'alliance et la guerre.

Une date discerne et concerne un lieu, c'est une *situation*. Elle peut donner lieu à des calculs. Mais au bout du compte, elle ne se calcule plus. La crypte ne peut plus être l'effet d'une dissimulation, l'opération d'un poète hermétique, habile à cacher ou soucieux de séduire par le chiffre. Une date fascine mais elle n'est pas *faite* pour fasciner. La crypte a lieu (c'est une passion et non une action du poète) partout où une incision singulière marque la langue. Comme dans un arbre on graverait une date, l'écorce brûlée par des chiffres de feu. Mais le poème porte sa voix au-delà de l'entaille singulière. Je veux dire par là que l'entaille devient lisible pour certains de ceux qui n'ont aucune part à l'événement ou à la constellation d'événements qui s'y consignent, pour les exclus du partage : ils peuvent alors partager.

Dans la mesure de cette généralité ou de cette universalité, pour autant que le sens est ainsi répétable, un poème prend valeur de philosophème. Il peut s'offrir, et il doit le faire, au travail d'une herméneutique qui n'a pas besoin, pour sa lecture dite « interne », d'accéder au secret singulier un temps partagé par un nombre fini de témoins ou d'acteurs. Le poème lui-même est déjà un tel événement herméneutique, son écriture relève de l'*hermeneuein*, elle en procède. Sur le versant du sens universel

qui correspond à la date, à ce qui en elle peut revenir, en un retour publiquement commémoré, on peut toujours parler d'« implications philosophiques », comme le fait l'un des titres du Colloque. Mais sur l'autre versant, celui d'une date irréductiblement singulière et d'une incision intraduisible, si quelque chose de tel existait en toute pureté, il n'y aurait pas d'« implication philosophique ». La possibilité d'une lecture philosophique y trouverait même, comme toute herméneutique, sa limite.

Cette limite serait aussi celle, symétrique, d'une poétique formelle, soucieuse ou assurée de pouvoir tenir le sens à l'écart, à l'état séparé. Une telle limite ne signifie pas l'échec, encore moins la nécessité de renoncer à une herméneutique philosophique ou à des analyses formelles. Elle nous replie d'abord vers la provenance effacée mais commune, vers la *possibilité* de l'herméneutique philosophique aussi bien que de la poétique formelle. Toutes les deux supposent la date, la marque incisée, dans la langue, d'un nom propre ou d'un événement idiomatique. Ce qu'elles supposent ainsi, elles l'oublient, dira-t-on. Certes, mais l'oubli appartient à la structure de ce qu'elles oublient : on ne peut se le rappeler qu'en l'oubliant. La date *n'arrive qu'à s'effacer*, sa marque l'efface *a priori*.

C'est ce que je suggérais de façon un peu elliptique en commençant par dire : la question « qu'est-ce que...? » date. La philosophie, l'herméneutique, la poétique ne peuvent se produire que dans des idiomes, des langues, le corps des événements et des dates sur lesquels on ne saurait dire qu'aucun surplomb méta-linguistique ou méta-historique n'est possible; mais un tel surplomb est assuré, du dedans, si on peut dire, par la structure dé-marquante qui appartient à l'itérabilité d'une date, soit à son annu-

lation essentielle. L'effacement de la date ou du nom propre à l'intérieur de l'anneau : origine de la philosophie, de l'herméneutique, de la poétique, coup d'envoi.

L'annulant dans sa répétition, l'envoi suppose et dénie la date – autrement dit le *schibboleth*. Et nous devrions aussi distinguer, mais comment le faire, entre *schibboleth* et *le* ou *un schibboleth*. Comment interpréter cette phrase ou cette indication : « ceci = *schibboleth* »? Ce déictique-ci, ici, maintenant? Allez savoir.

Formellement au moins, l'affirmation du judaïsme a la même structure que celle de la date. Par affirmation, j'entends aussi bien la revendication, l'engagement qui ne se limite pas au constat d'un fait mais en appelle à une responsabilité. « Nous sommes des Juifs » veut dire, dans ce cas, « nous l'assumons, le prenons sur nous », « nous nous engageons à l'être » et non pas seulement « il se trouve qu'en fait nous le sommes » – et cela même si l'engagement ne se réduit pas à l'acte décisoire d'une volonté abstraite mais s'enracine dans la mémoire acceptée d'une destination non choisie. La « même structure que celle de la date », disions-nous. Est-ce seulement une analogie formelle? Quand quelqu'un dit « nous, les Juifs », vise-t-il la réappropriation d'une essence, la reconnaissance d'une appartenance, le sens d'un partage?

Oui et non, une fois encore. Celan rappelle qu'il n'y a pas de propriété juive. C'est du moins là un thème commun aussi bien que le titre d'une question générale : « ... tu m'entends, c'est moi, oui, moi, moi et qui tu entends, que tu crois entendre, moi-même et l'autre [...] car le Juif, tu le sais bien, que possède-t-il, qui lui

appartienne vraiment, qui ne soit prêté, emprunté, jamais restitué...? » \*. Le Juif est aussi l'autre, moi et l'autre. Je suis juif en disant : le Juif, c'est l'autre qui n'a pas d'essence, qui n'a rien en propre ou dont l'essence propre est de n'en point avoir. D'où à la fois ladite universalité du témoin juif (« Tous les poètes sont des Juifs », dit Marina Tsvétaïeva citée en exergue de *Und mit dem Buch aus Tarussa*) et le secret incommunicable de l'idiome judaïque, la singularité de « son nom, son nom imprononçable » \*\*, *sein Name, der unaussprechliche*.

Le « nom » « l'imprononçable » du Juif, son nom propre, est-ce un nom? il dit tant et tant de choses :

– il dit le *schibboleth*, mot imprononçable, en ce sens qu'il ne *peut* être prononcé par qui n'est pas dans l'alliance. L'Éphraïmite *sait* comment il *faudrait* mais ne *peut* le prononcer. C'est le fait qui sert la loi;

– il dit le nom de Dieu qui ne *doit* pas être prononcé par qui est dans l'alliance. Le Juif *peut* le prononcer mais *ne doit pas*, il ne peut pas le prononcer. La loi commande au fait;

– il dit le nom du Juif que le non-Juif a du mal à prononcer, qu'il ne sait pas ou ne veut pas prononcer correctement, qu'il méprise ou détruit par là même; il l'expulse comme un « nom à coucher dehors », il le remplace par un nom de dérision plus facile à prononcer ou à classer, comme cela s'est fait parfois des deux côtés de l'Atlantique.

L'imprononçable garde et détruit le nom. Il le protège, comme le nom de Dieu, ou le voue à l'anéantissement dans les cendres.

Apparemment différentes ou contradictoires, ces deux possibilités peuvent toujours passer la frontière et s'échanger.

Le Juif, le nom de Juif s'échange aussi avec le *schibboleth*, contre lui. Avant même de se servir du gage ou d'en être la victime, avant tout partage entre le partage de communauté ou le partage de discrimination, qu'il soit sauf ou perdu, le maître ou le proscrit, Juif est le *schibboleth*. Témoin de l'universel, mais au titre de la singularité absolue, datée, marquée, incisée, césurée – au titre et au nom de l'autre.

(Et j'ajouterai aussi que dans son effroyable ambiguïté politique, *schibboleth* aujourd'hui pourrait surnommer l'état d'Israël, l'état présent de l'État d'Israël. Ceci mérite plus d'une parenthèse, dira-t-on. Oui. Mais ce que je dis entre parenthèses, c'est cela : qu'il n'est ici question que de cela, partout et par-delà les frontières de cette parenthèse.)

Témoin de l'universel au titre de la singularité absolue, au titre et au nom de l'autre, de l'étranger, de toi vers lequel je dois faire un pas qui, sans me rapprocher de toi, sans m'échanger avec toi, sans être assuré d'un passage, laisse passer la parole et nous assigne, sinon à l'un, du moins au même. Nous y étions déjà assignés, habitant sous le même vent contraire. Laisser passer la parole à travers la frontière barbelée, à travers, cette fois, la grille du langage ou grâce à elle. Le passage de l'autre, vers l'autre – respect *du* même, d'un même qui respecte l'altérité de l'autre. Pourquoi Celan a-t-il choisi le mot de *Passat*, ce nom d'un vent, pour dire, dans *Sprachgitter* (entre parenthèses) « Nous sommes des étrangers » ?

(Wär ich wie du. Wärest du wie ich.  
Ständen wir nicht  
unter *einem* Passat?  
Wir sind Fremde.) \*

Des étrangers. Tous deux des étrangers. Des étrangers l'un pour l'autre? Tous deux des étrangers pour d'autres encore, des tiers? Les deux – tous deux, l'un *comme* l'autre, unter *einem* Passat.

Le mouvement impossible pour désigner le « judaïque », la chose juive – la tienne et non seulement la mienne, toujours celle de l'autre inappropriable –, nous le lisons par exemple dans le poème daté, c'est son titre, *Zürich, zum Storchen*. Il est dédié – toute date est dédiée – à Nelly Sachs. La sémantique du moi et du toi y paraît toujours aussi paradoxale (toi, tu es (un) moi). Ce paradoxe se démesure au regard d'une mesure de l'être. Encore la disproportion d'un trop ou d'un trop peu, d'un plus et moins que l'être. Toi, le mot « toi » peut s'adresser à l'autre aussi bien qu'à moi, à soi comme autre. Chaque fois il excède l'*économie* du discours, son être auprès de soi :

Vom Zuviel war die Rede, vom  
Zuwenig. Von Du  
und Aber-du, von  
der Trübung durch Helles, von  
Jüdischem, von  
deinem Gott [...]  
Von deinem Gott war die Rede, ich  
[sprach  
gegen ihn...

Nous avons parlé du Trop  
et du Trop-peu. Du Toi  
et du Non-Toi, de  
la clarté qui trouble, de  
choses juives, de  
ton Dieu [...]  
Nous avons parlé de ton Dieu, moi  
contre lui... \*\*

(Deuxième parenthèse : je me suis plusieurs fois abstenu d'évoquer l'interpellation de Heidegger ou à Heidegger. Sa nécessité ne peut échapper à personne. C'est pour la même raison que je ne dirai rien en ce lieu de ce qu'il y aurait à dire d'autres penseurs, de Buber, de Levinas, de Blanchot, d'autres encore).

Le « toi », le « tien », cela peut s'adresser à l'autre comme Juif mais aussi à soi comme autre, comme autre Juif ou comme autre que Juif. Est-ce une véritable alternative? *Die Schleuse, L'Écluse* s'adresse à toi, à ton deuil, à « tout ce deuil / qui est le tien » \* : pour te dire que ce qui est perdu, et sans reste, c'est le mot, un mot qui ouvre, comme un *schibboleth*, au plus intime. Or ce mot perdu, ce mot dont il faut faire son deuil, ce n'est pas seulement le mot qui « m'était resté » : « sœur ». C'est aussi, plus gravement encore, si on pouvait dire, le mot qui ouvre la possibilité de faire son deuil de ce qui est perdu sans reste (la famille exterminée, l'incinération du nom de famille dans la figure de la sœur – car le mot est « sœur », à la dernière heure qui n'a plus de sœur – « ton heure / n'a pas de sœur »). C'est le mot même qui donne accès au deuil juif : *kaddisch*. Ce mot s'adressait à moi, comme l'interpellation de l'heure, il me précédait, il me cherchait (*mich suchte*), il avait l'initiative. Or je l'ai perdu, comme le mot qui me restait : « sœur ». J'ai perdu la parole qui me restait, j'ai perdu celle qui me cherchait pour pleurer celle qui me restait :

An einen Mund,  
dem es ein Tausendwort war,  
verlor –  
verlor ich ein Wort,

Contre une bouche,  
pour qui c'était un mot multiple,  
j'ai perdu –  
perdu un mot,

das mir verblieben war :  
Schwester.

qui m'était resté :  
sœur.

An  
die Vielgötterei  
verlor ich ein Wort, das mich suchte :  
*Kaddisch*

Auprès  
de mille idoles  
j'ai perdu un mot, qui me cherchait :  
*Kaddisch*.

Perdu le mot « sœur » qui me restait, perdu le mot *kaddisch* qui me cherchait pour vivre la perte, perdu aussi « ma jaune tache juive » (« ...wo / mein Judenfleck...? ») \*, perdu ma « boucle de Juif » qui est aussi « boucle d'homme » (*Judenlocke, wirst nicht grau [...] Menschenlocke, wirst nicht grau...*). \*\*

Quand elle va jusqu'à la mort du nom, à l'extinction de ce nom propre que reste encore une date, une commémoration endeuillée, la perte ne peut être pire. Elle franchit cette limite où le deuil même nous est refusé, l'intériorisation de l'autre dans la mémoire (*Erinnerung*), la garde de l'autre dans la sépulture, l'épithaphe. Car en assurant une sépulture, la date pouvait encore donner lieu au deuil, à ce qu'on appelle son travail. Or Celan nomme aussi l'au-delà incinéré de la date, les mots perdus sans sépulture, « *wie unbestattete Worte* » \*\*\*. Mais une fois morts, et sans sépulture, ces mots de deuil eux-mêmes incinérés peuvent encore revenir. Ils reviennent alors comme des fantômes. On les entend rôder près des stèles.

[...]

wie unbestattete Worte,  
streunend  
im Bannkreis erreichter  
Ziele und Stelen und Wiegen.

comme des mots sans sépulture,  
rôdant  
dans le cercle où agit le ban  
des buts atteints, stèles et berceaux.

Errance spectrale des mots. Cette revenance ne vient pas aux mots par accident, après une mort qui arriverait à ceux-ci ou épargnerait ceux-là. La revenance est le partage de *tous* les mots, dès leur premier surgissement. Ils auront toujours été des fantômes, et cette loi régit en eux le rapport de l'âme et du corps. On ne peut pas dire que nous le sachions *parce que* nous avons l'expérience de la mort et du deuil. Cette expérience nous vient de notre rapport à cette revenance de la marque, puis du langage, puis du mot, puis du nom. Ce qu'on appelle poésie ou littérature, l'art même (ne distinguons pas pour l'instant), autrement dit une certaine expérience de la langue, de la marque ou du trait *comme tels*, ce n'est peut-être qu'une intense familiarité avec l'inéluctable originarité du spectre. On peut naturellement la traduire en perte inéluctable de l'origine. Le deuil, l'expérience du deuil, le *passage* de sa limite aussi, il serait donc difficile d'y voir une loi qui commande un thème ou un genre. C'est l'expérience, et comme telle, pour la poésie, la littérature, l'art même.

## VII

Un événement semble inaugurer l'appartenance légitime du Juif à sa communauté, au moment du droit d'entrer ou du rite de passage, et il n'a lieu, disions-nous pour commencer, qu'une seule fois, à une date absolument déterminée : la circoncision. Telle est du moins l'apparence.

Circoncision, peut-on dire de cette blessure chiffrée, à déchiffrer, que c'est d'elle précisément que parle Celan à la fin de *Dein vom Wachen? Sie setzt / Wundgelesenes über*, ces vers \* parlent en tout cas d'un passage au-delà, par-dessus ce qui est *lu* jusqu'au sang, jusqu'à la blessure, atteignant ce lieu où le chiffre s'inscrit douloureusement à même le corps. Ce corps peut être celui du « lecteur-ramasseur », comme Jean Launay le suggère justement,

mais aussi celui sur lequel un chiffre se donne à lire parce qu'il y est resté comme la marque d'une blessure. Alors la blessure, ou sa cicatrice, devient signifiante, elle est tenue par quelque fil à la lecture. Dire qu'elle est lisible, ce serait littéralement abusif, car elle est aussi bien illisible, et voilà pourquoi elle use la lecture jusqu'au sang. Mais elle appartient à l'expérience de la lecture. Je dirais même à celle de la traduction, car le « *setzt... über* », qui ne saurait en aucun cas se traduire par « traduit », passe aussi par-dessus cette impossibilité grammaticale pour faire signe vers la traduction de cette lecture-blessure, passant la frontière vers l'autre côté, du côté de l'autre.

Dans la littéralité de son mot (*Beschneidung*), la circoncision apparaît rarement dans le texte de Celan, du moins à ma connaissance. L'exemple vers lequel je reviens dans un instant concerne la circoncision d'un mot. Mais circonçoit-on jamais sans circoncire un mot? Un nom? Et comment circoncire un nom sans toucher au corps? D'abord au corps du nom qui se trouve rappelé par la blessure à sa condition de mot, puis de marque charnelle, écrite, espacée, inscrite en un réseau d'autres marques, à la fois douée et privée de singularité?

Si le mot de circoncision apparaît rarement dans sa littéralité, sinon au sujet de la circoncision du mot, en revanche la *tropique* de la circoncision dispose dans tout le texte ses coupures, césures, alliances chiffrées, anneaux blessés. La blessure, expérience même de la lecture, est universelle. Elle tient à la fois aux marques différentielles et à la destination de la langue : l'inaccessibilité de l'autre y fait retour dans le même, date et fait tourner l'anneau. Dire que « tous les poètes sont des Juifs », voilà une

proposition qui marque *et* annule les marques d'une circoncision. Elle est tropique. Tous ceux qui traitent ou habitent la langue en poètes sont des Juifs, mais en un sens tropique. Et celui qui le dit, par conséquent, parlant en poète et selon un trope, ne se présente plus littéralement comme un Juif. Il demande : qu'est-ce que la littéralité dans ce cas ?

Le trope (intersection encore, avec le *Méridien...*) revient donc à situer le Juif non seulement *comme* un poète, mais en tout homme circoncis par la langue ou porté à circoncire une langue.

Tout homme alors est circoncis. Traduisons, selon le même trope : donc aussi toute femme – la sœur même. Par conséquent...

Je ne suis pas ici en mesure d'aborder la question de la charge sémantique de la circoncision ; je ne dénombrerai pas tous les usages que le riche lexique de la circoncision peut autoriser dans la langue des Écritures, bien au-delà de l'opération consacrée qui consiste à exciser le prépuce. La « spiritualisation », comme on dit souvent, l'intériorisation qui consiste à étendre le sens du mot bien au-delà de l'entaille charnelle ne date pas de saint Paul, elle ne se limite pas à la circoncision de l'âme ou du cœur.

Pour nous en tenir à un réseau sémantique minimal, « circoncision » semble comporter *au moins* trois significations :

1. La coupure, qui entaille le sexe mâle, l'entame et tourne autour de lui, formant un anneau circonvenant.

2. Un nom donné au moment de l'alliance et de l'entrée légitime dans la communauté : *schibboleth* qui coupe et partage, puis distingue par exemple, en vertu

du langage et du nom donné, une circoncision d'une autre, l'opération juive et l'opération égyptienne dont on dit qu'elle dérive, voire l'opération musulmane qui lui ressemble, ou tant d'autres encore.

3. L'expérience de la bénédiction et de la purification.

Or entre tous ces sens, une certaine tropique peut déplacer la littéralité de l'appartenance au judaïsme, si encore on pouvait parler de l'appartenance à une communauté dont le *Gespräch im Gebirg* nous rappelle que rien ne lui appartient en propre. Juifs sont alors, à tous les sens de ce mot, les circoncis et les circonciseurs, ceux qui ont l'expérience, une certaine expérience concise de la circoncision. Juif peut être quiconque, ou personne. Juif, nom de personne, le seul. La circoncision de personne.

Si tous les poètes sont des Juifs, tous ils sont, les poètes, circoncis ou circonciseurs. Cela donne lieu, dans le texte de Celan, à une tropique de la circoncision qui tourne de la plaie chiffrée vers toutes les lectures-blessures, toutes les paroles coupées, notamment dans *Strette* où le fil peut être suivi qui passe par des « points de suture », des déchirures ou des cicatrices refermées, des paroles à couper qui ne furent pas coupées, des membranes rapiécées, etc.

Nous disions à l'instant *circoncision de personne*. L'évocation de la race exterminée désigne la race et la racine de personne : érection noire dans le ciel, verge et testicule, race et racine de personne. Déracinement de la race, mais aussi bien du sexe (*Geschlecht*), dans *Radix, Matrix* :

[...]  
Wer,  
wer wars, jenes  
Geschlecht, jenes gemordete, jenes  
schwarz in den Himmel stehende :  
Rute und Hode –?

(Wurzel.  
Wurzel Abrahams. Wurzel Jesse.  
[Niemandes

Wurzel – o  
unser.)  
[...]

[...]  
Qui,  
qui était-ce, cette  
race, assassinée, cette race  
érigée noire dans le ciel :  
verge et testicule –?

(Racine.  
Racine d'Abraham. Racine de Jessé.  
[Racine

de personne – o  
nôtre.)  
[...]\*

Circoncire : le mot apparaît une fois, sur le mode impératif : *beschneide*.

Mais la grammaire du verbe, la modalité de l'impératif, ne signifie pas nécessairement l'ordre impérieux. L'injonction, la demande, le désir, la supplication, la prière peuvent aussi transiter par la même grammaire.

Or ce mot, ce mot d'ordre – injonction ou demande, désir, supplication ou prière – porte cette fois *sur le mot*. Ce verbe a le mot pour objet, il dit une opération à faire sur le mot, autrement dit le verbe. Le verbe dit : circoncis le verbe. Son complément est le mot, la parole plutôt : « *beschneide das Wort* ».

Lisons ce poème : EINEM, DER VOR DER TÜR STAND... \*\*

Il s'agit de circoncire la parole. L'interpellation apostrophe un rabbin, un circonciseur sans doute. Ce n'est pas n'importe lequel, c'est Rabbi Loew.

[...]  
Rabbi, knirschte ich, Rabbi  
Löw :

Diesem .....  
beschneide das Wort [...]

[...]  
Rabbi, grinçais-je, Rabbi  
Loew :

A celui-ci,  
circoncis le mot [...]

Cette parole à circoncire, à circoncire pour quelqu'un, à *quelqu'un*, cette parole qu'il faut donc donner, et donner *une fois* circoncise, entendons-la comme une parole ouverte.

Comme une blessure, direz-vous. Oui et non. Ouverte d'abord comme une porte, ouverte à l'étranger, à l'autre, au prochain, à l'hôte ou à quiconque. A quiconque sans doute dans la figure de l'avenir absolu (celui qui viendra, plus précisément qui *viendrait* car cet avenir, *celui* à venir, sa venue ne doit pas être assurée ni calculable), donc dans la figure de la créature monstrueuse. L'avenir absolu ne peut s'annoncer que sous l'espèce de la monstruosité, au-delà de toutes les formes ou les normes anticipables, au-delà des genres. Et je passe ici sur ce que l'apparition du Rabbi Löw nous rappelle du Golem, l'inventeur d'un monstre : le récit se trouve livré dans le poème à une transmutation, à une traduction transfigurante, minutieuse dans sa lettre et son détail – encore une pierre dans le cimetière de Prague –, mais totalement émancipée. La translation est obligée par le récit mais absoute, sans rapport avec cette littéralité.

Parole ouverte à quiconque dans la figure aussi, peut-être, de quelque prophète Élie, de son fantôme ou de son double. Il est méconnaissable, à travers cette mons-

tration du monstre, mais il faut savoir le reconnaître. Élie est celui à qui l'hospitalité est due, promise, prescrite. Il peut venir, on doit le savoir, à tout moment. Il peut faire événement de sa venue à chaque instant. Je situerais en ce lieu ce qui dit ou appelle la venue de l'événement (*kommen, geschehen*) dans tant et tant de poèmes de Celan.

Le prophète Élie, Celan ne le nomme pas, il n'y a peut-être pas pensé. Je prends le risque de rappeler aussi qu'Élie n'est pas seulement l'hôte, celui auquel la porte d'une parole doit s'ouvrir, comme le *rappor*t même. Élie n'est pas seulement un prophète messianique ou eschatologique. Sur l'ordre de Dieu, dit une tradition, il doit être présent à chaque circoncision, chaque fois, toutes les fois. Il y veille. Celui qui tient le circoncis doit s'asseoir sur la chaire d'Élie. *Elijah's chair, Kise Eliyahu*. Comment serait-il absent de ce poème qui dit « *Diesem / beschneide das Wort* » ?

Ici-même le monstre, ou Élie, l'hôte ou l'autre se tient devant la porte, au premier pas du poème, sur le seuil du texte. *Einem, der vor der Tür stand...*, c'est le titre. Il se tient devant la porte comme devant la loi. Pensons au *Vor dem Gesetz, Devant la loi*, de Kafka, mais aussi à tout ce qui, dans le judaïsme, associe la porte et la loi.

Et celui qui dit *je*, le poète, si vous voulez, l'un de ces poètes qui « sont tous des Juifs », lui ouvre sans doute la porte, mais la porte devient la parole. Il ne lui ouvre pas la porte, mais la parole :

EINEM, DER VOR DER TÜR	A UN QUI SE TENAIT DEVANT
[STAND, eines	[LA PORTE, un
Abends :	soir :
ihm	à lui
tat ich mein Wort auf - : [...]	j'ouvre ma parole - : [...]

Appelons cela – par allégorie – une *allégorie*, la portée d'une parole pour l'autre, à l'autre ou de l'autre. L'allégorie suit la révolution ou la *vicissitude* des heures, du soir au matin, le *tour à tour* des *fois*, *in vicem*, *vice versa*. La vicissitude commence un soir, *eines Abends*, à l'Occident du poème. Le poète, celui qui dit ici *je*, ouvre alors la parole et s'adresse au Rabbin, au *Mobel*, à celui qu'il institue en circonsciseur puisqu'il lui dit « circoncis ». Que lui demande-t-il? de fermer la porte du soir et d'ouvrir la porte du matin (*die Morgentür*). Si la porte dit la parole, il lui demande alors la parole du matin, l'orientale, le poème de l'origine – une fois le mot circoncis.

Wirf auch die Abendtür zu, Rabbi. Ferme aussi la porte du soir, Rabbi.

.....

Reiss die Morgentür auf, Ra- – Ouvre grand la porte du matin, Ra- –

Ouverture et fermeture violentes. *Aufreißen*, c'est ouvrir brusquement, rapidement et en grand, rompre ou parfois *déchirer* d'un trait, comme un voile. *Zuwerfen* marque aussi quelque brutalité, la porte est claquée, comme jetée en direction de quelqu'un, fermeture signifiée à quelqu'un.

Quant à Ra- le nom interrompu à la dernière césure, la première syllabe d'une appellation qui ne va pas au bout d'elle-même et reste finalement dans la bouche, le Rabbi coupé en deux, c'est peut-être aussi le dieu égyptien, le soleil ou la lumière, à l'ouverture de la « porte du matin ».

Je ne prétendrai pas lire ou déchiffrer ce poème. Poème sur le poème, il nomme aussi le devenir-poétique de la parole, son devenir-juif, en somme, si « tous les poètes sont des Juifs ». Il décrit le devenir-circoncis de la parole d'origine, sa circoncision. C'est un récit de circoncision.

Je me sers de ce mot, circoncision, pour désigner l'opération, l'acte coupant d'une chirurgie, mais aussi bien l'état, la qualité, la condition de ce qui est circoncis. En ce deuxième sens, on parlera de la circoncision d'une parole comme on parle aussi de la concision d'un discours. La circoncision désignera l'être-circoncis ou circonscrit. La *Jérusalem* de Blake, ce grand poème de la circoncision, associe régulièrement ces trois tours ou tournures, ces trois révolutions : la *circoncision*, la *circonscription* et la *circonférence*, par exemple celle des quatre sens qui sont comme quatre visages tournés vers les points cardinaux, de l'ouest (« *the tongue* ») à l'est (« *the nostrils* »), du nord (« *the ear* ») au sud (« *the eye* » : « *eyed as a Peacock* ») : « ... *Circumscribing & Circumcising the excrementious Husk & Covering, into Vacuum evaporating, revealing the lineaments of Man [...] rejoicing in Unity in the Four Senses, in the Outline, the Circumference & Form for ever in the Forgiveness of Sins Which Is Self Annihilation; it is the Covenant of Jehovah* » (98 : 745).

J'ai cité cette « alliance » de Blake pour souligner que, dans toutes ses dimensions dites tropiques, la circoncision reste une chose des sens et du corps. Elle se donne à écrire

et à lire sur le corps. Plutôt : le sens des sens, le corps se donne à penser, signifier, interpréter ainsi, depuis *cette* réponse à la question « qu'est-ce que le corps propre, dit propre? » : un lieu de circoncision.

Avant saint Paul, la Bible donnait à lire la circoncision ou l'incirconcision des lèvres, c'est-à-dire, dans cette langue, de la langue (*Exode*, 6 : 12,30), des oreilles (*Jérémie*, 6 : 10) et du cœur (*Levitique*, 26 : 41).

L'opposition du propre et de l'impropre, du pur et de l'impur, coïncide souvent avec celle du circoncis et de l'incirconcis, ce qui étend sans limite le champ sémantique de la circoncision et ne le définit en somme qu'aux limites de la définition, de la limitation, de la circonscription même, autant dire lui confère une indéfinition singulière.

La circoncision d'une parole doit ainsi s'entendre comme un événement du corps. Analogie essentielle entre cet événement, d'une part, la différence diacritique entre *schibboleth* et *sibboleth*, d'autre part. C'est dans le corps, en raison d'une certaine impuissance *advenue* de leur organe vocal, mais d'une impuissance du corps *propre*, du corps déjà cultivé, limité par une barrière non organique, non naturelle, que les Éphraïmites ressentaient leur inaptitude à prononcer ce qu'ils savaient pourtant devoir être prononcé *schibboleth* – et non *sibboleth*.

« Nom imprononçable » pour certains, *schibboleth* est un mot circoncis. A celui-ci, Rabbi, circoncis le mot, *beschneide das Wort*. Donne-lui le mot du partage, donne-le-lui en partage, aussi, à celui-ci aussi.

Il faut feindre de clore une conférence, et d'avoir fait le tour. Je m'en tiendrai pour conclure à quelques remarques ou questions.

Telle parole à circoncire, la voici d'abord ouverte, comme une porte, offerte, donnée, du moins promise à l'autre.

L'autre reste indéterminé – innommé dans le poème. Il n'a pas de visage identifiable, il a seulement un visage puisqu'il doit voir la porte, et recevoir la parole, même si ce visage demeure invisible. Rien ne le donne à voir dans le poème. C'est *personne*, quiconque, le prochain *ou* l'étranger, car pour l'autre cela revient au même.

Celui qu'on ne nomme pas encore, celui qui attend peut-être son nom de circoncision, c'est l'unique, *celui-ci*. Il attire tout le poème, le destine vers lui, le destinataire, l'inspire vers son propre pôle dans l'absolue dissymétrie.

L'autre, *celui-ci*, se voit toujours placé *en tête*, si on peut dire, *seul*, très seul sur une ligne – un vers. C'est à lui, à *celui-ci* (*Diesem*) qu'il faut ouvrir, donner, circoncire la parole, *pour lui* qu'il faut inscrire le Rien vivant dans le cœur (*diesem / schreib das Lebendige / Nichts ins Gemüt*), à lui, pour lui, celui-ci : *ihm*, puis *Diesem, diesem, diesem, Diesem*, quatre fois le même prénom démonstratif, le même mot pour encadrer la strophe, quatre fois seul sur la ligne, deux fois, pour commencer et pour finir, dans la grammaire de la majuscule.

[...]  
ihm  
tat ich mein Wort auf  
[...]  
Diesem  
beschneide das Wort,  
diesem  
schreib das lebendige  
Nichts ins Gemüt,  
diesem

[...]  
à lui  
j'ouvre ma parole  
[...]  
A celui-ci,  
circoncis le mot,  
à celui-ci,  
inscris le Rien  
vivant au cœur,  
à celui-ci,

spreize die zwei  
Krüppelfinger zum heil-  
bringenden Spruch.  
Diesem.

écarte les deux  
doigts difformes pour une  
parole de salut.  
A celui-ci.

Cette parole donnée à circoncire, elle est bien donnée, c'est bien une parole donnée, puisqu'il est dit « j'ouvre ma parole », *mein Wort*. Parole donnée, promesse, engagement, signature, date, « parole de salut » aussi en forme de poème ou de décision (*Spruch* : sentence ou aphorisme, strophe ou poème, arrêt ou verdict, décision de justice : la circoncision serait cela, *justement*, cette décision de la parole, son arrêt, s'inscrivant à même le corps, justement dans le cœur, *précisément*).

Cette parole d'ouverture permet de passer la porte. C'est encore un *schibboleth*, le *schibboleth* même à l'origine de tous les autres, et pourtant l'un parmi d'autres, *dans une langue donnée*.

Le *schibboleth* est donné ou promis par *moi (mein Wort)* à l'autre singulier, celui-ci, pour qu'il le partage et qu'il entre, ou qu'il sorte, pour qu'il passe la porte, la ligne, la frontière, le seuil.

Mais à l'autre donnée ou promise, en tout cas ouverte, offerte, cette parole demande aussi. Elle demande l'intercession, elle intercède plutôt auprès du Rabbin, encore un autre, pour qu'il donne, lui, un tiers, à cette parole valeur de circoncision – le *schibboleth* de la communauté devant la loi, le signe de l'alliance. Le Rabbin est un sage investi de ce droit, il a le savoir, et le pouvoir de circoncire la parole; il est le gardien et le garant, par lui passe la transmission du *schibboleth* au moment de passer la porte. Et cette porte n'est rien d'autre que la circoncision comme

*schibboleth*, le lieu de la décision pour le droit d'accès à la communauté légitime, l'alliance, le nom donné à l'individu singulier, mais le nom *daté*, à savoir singulier mais inscrit, à même le corps, tel jour, dans une classification généalogique, on pourrait dire dans un calendrier. Le nom vaut *à la fois une fois et plusieurs fois*. Il y a un tour et une vicissitude des noms.

L'intercesseur semble détenir tous les pouvoirs et tous les droits, que l'on pense à l'intercession du poème, à la mienne, à celle du Rabbin. Ceci – un *schibboleth* – intercède. Mais ici le savoir et le pouvoir s'annulent d'eux-mêmes. Le savoir et le pouvoir de Rabbi Löw s'annulent, son savoir-pouvoir-circonciure qui revient en vérité au même, qui ne fait qu'un, s'anéantit aussitôt dans le *sans objet*. Ils savent et peuvent à l'infini, mais doivent aussi à l'infini s'annihiler. Car l'écriture de circoncision que *je* lui demande, pour laquelle j'intercède auprès de l'intercesseur, c'est une *écriture du rien*. Elle opère le rien, chirurgie incisive qui, jusqu'au sang, jusqu'à la blessure (*Wundgeschriebene*, pourrait-on dire cette fois) enfonce l'inscription du Rien dans la chair, dans la parole vive, dans la chair du mot prononçable et circoncis : *Diesem / beschneide das Wort, / diesem schreib das lebendige / Nichts ins Gemüt...* Écrire, trancher, inscrire, couper, séparer, *schreiben, schneiden, scheiden*. Mais rien. On donne la parole, *sa* parole en inscrivant ce rien dans le cœur; on devrait ainsi ne pas couper la parole, lui livrer au contraire le passage. Dans *Strette*, il est dit d'une pierre, celle du seuil peut-être, ou du chemin, ou des premiers circonciiseurs, qu'« elle / fut hospitalière, elle / ne coupa point la parole » : « *er / war gastlich, er / fiel nicht ins Wort* » \*. Comme souvent, la coupure du vers vient après le pronom.

Comment peut-on rien écrire?

(Situons ici, non pour la fermer, pour la laisser ouverte au contraire, comme une blessure, la nécessité d'une immense parenthèse : pour la question du rien et du sens de l'être chez Celan, d'une vérité de l'être qui *pass*e par l'*exp*érience du rien, pour la question, ici, de la circoncision laissée sans réponse à la date de Todtnauberg lorsqu'elle fut en somme posée à une autre sorte de sage, un jour d'été en 1967.) \*

Circoncision de personne, circoncision de la parole par l'incision du rien dans le cœur circoncis de l'autre, de celui-ci, toi.

Circoncis la parole pour lui, circoncis-lui le mot, que peut vouloir demander cette demande? Plus de choses qu'on ne peut *vouloir-dire*, plus et moins que ce sens ou cet autre, plus ou moins que cette *détermination*. La circoncision est aussi une détermination : elle définit et elle décide. Mais demander la circoncision, ce n'est pas demander quelque chose de déterminé, un sens ou un objet.

La parole circoncise est d'*abord* écrite, à la fois incisée et excisée dans le corps, qui peut être le corps d'une langue et qui en tout cas lie toujours le corps à la langue : parole entaillée, entamée, blessée pour être ce qu'elle est, parole découpée, écrite parce que découpée, césurée dès l'origine, dès le poème.

La parole circoncise, cela signifie *ensuite* parole lisible, à partir de *rien* mais lisible, à *lire* jusqu'à la blessure et jusqu'au sang (*Wundgelesene*).

*Du même coup*, si on peut dire, la parole circoncise donne accès à la communauté, à l'alliance, au partage de la langue, dans la langue. Et dans la langue juive comme langue poétique, si toute langue poétique était, comme

tous les poètes selon l'exergue, d'essence juive; mais cette essence ne se promet qu'à travers la dés-identification, cette expropriation dans le rien de la non-essence dont nous avons déjà parlé. La langue germanique, comme toute autre, mais ici combien privilégiée, un rabbin doit aussi la circoncire, et le rabbin devient alors un poète, révèle en lui le poète. Comment la circoncision peut-elle advenir à la langue allemande, à la date de ce poème, c'est-à-dire depuis l'holocauste, la solution, la crémation finale, la cendre de tout? Comment pourrait-on bénir des cendres en allemand?

Enfin, *quatrièmement*, et par conséquent, à la fois lisible et secret, marque d'appartenance et d'exclusion, blessure du partage, le mot circoncis nous rappelle aussi le *double tranchant* d'un *schibboleth*. Marque d'alliance, il *intervient* aussi, il interdit, il signifie la sentence d'exclusion, la discrimination, voire l'extermination. On peut grâce à lui se reconnaître entre soi, pour le meilleur et pour le pire, dans les *deux sens* du mot *partage* : *d'une part* pour le partage et l'anneau de l'alliance mais aussi, *d'autre part*, de l'autre côté du partage, celui de l'exclusion, pour refuser l'autre, lui refuser le passage ou la vie. Un partage refuse toujours l'autre, le sens de l'un – tel partage – proscrit l'autre. A cause du *schibboleth* et dans la mesure même où on en dispose, on peut le voir se retourner contre soi : les circoncis alors se voient proscrits ou arrêtés à la frontière, exclus de la communauté, mis à mort ou réduits en cendres : au seul vu, au seul nom, à la première lecture d'une cicatrice.

Comment se garder de ce double tranchant? Par quoi? Par rien. Peut-être le rien, l'annulation de toute circoncision littérale, l'effacement de cette marque *déterminée*,

peut-être l'inscription comme circoncision du rien ou rien de la circoncision. Peut-être Rabbi Loew s'est-il entendu demander ou ordonner cela, *précisément* cela, rien, l'inscription du « rien vivant dans le cœur ». Peut-être, mais précisément : cela ne réduirait pas la demande à rien.

Il faut la circoncision, la circoncision de la parole, l'écriture et qu'elle ait lieu une fois, précisément, chaque fois une fois, l'unique.

Cette fois attend sa venue, comme sa vicissitude. Elle attend une date, et cette date ne peut être que poétique, l'incision dans le corps de la langue. Elle reste à venir, toujours. Comment nous transcrivons-nous dans une date? demande Celan.

Quand nous parlons ici d'une date à venir pour la circoncision, nous ne parlons pas encore, pas nécessairement d'histoire. Nous ne parlons pas de la date *dans* l'histoire de l'individu (on sait par exemple que cette date fut variable avant de se fixer, pour les Juifs, au huitième jour après la naissance) ou *dans* l'histoire du judaïsme (on sait que d'autres peuples la pratiquaient déjà et la pratiquent encore; un *schibboleth* fait passer cette lame de la petite différence entre plusieurs circoncisions; on sait aussi que la circoncision ne devient loi qu'à une certaine date; les premiers codes d'Israël n'en faisaient pas une injonction rituelle).

Non, la circoncision d'une parole n'est pas datée dans l'histoire. En ce sens, elle n'a pas d'âge mais elle donne lieu à la date. Elle ouvre la parole à l'autre, et la porte, elle ouvre l'histoire, le poème, et la philosophie, et l'herméneutique, et la religion. De tout ce qui s'appelle – du nom et de la bénédiction du nom, du oui et du non, elle fait tourner l'anneau, pour affirmer ou pour annuler.

Je vous ai retenus trop longtemps et vous en demande pardon.

Permettez-moi de laisser tomber ceci, en forme d'envoi ou de *schibboleth*, c'est-à-dire dans l'économie d'une ellipse. Elle n'a cours que dans telle ou telle langue donnée en partage, ici la mienne, en forme de signature aujourd'hui : la circoncision – date.

*Seattle, le 14 octobre 1984*



## NOTES

Page 13.

- \* Le titre du poème fait peut-être allusion au « *Confiteor* de l'artiste ». Baudelaire : « ...et il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'Infini. »
- Au moment de corriger ces épreuves, je reçois confirmation de cette hypothèse dans le très beau texte de Werner Hamacher, *The Second of Inversion : Movements of a Figure through Celan's Poetry*, in *Yale French Studies, The Lesson of Paul de Man*, 69, automne 1985, p. 308 : « Celan reported in conversation that he borrowed this text's title from a note by Baudelaire, cited in Hofmannthal's journal under the date June 29, 1917. »
- \*\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, éd. Le nouveau commerce, 1979, p. 83. Je prends donc le parti de citer l'édition bilingue chaque fois qu'elle existe, dans des ouvrages comme *Strette* (Mercure de France, 1971) ou *La rose de personne, Poèmes* (Clivages, 1978), *Voix* (Lettres de casse, 1984), *Enclos du temps* (Clivages, 1985) et des revues telles que *L'Éphémère*, 8, 1968, *La Revue de Belles-Lettres*, 2-3, 1972, *Po&sie*, 9, 1979, *Clivages*, 7, 1983, *Passé Présent*, 4, 1984, *Aléa*, 5, 1984. Ce parti-pris n'implique aucune évaluation, c'est encore moins une critique ou l'appel d'un soupçon à l'endroit de traducteurs qui ont d'ailleurs jugé eux-mêmes indispensable une telle comparution des deux versions, l'originale et l'autre. En citant les traductions existantes, je souhaite d'abord dire une immense dette et rendre hommage à ceux qui ont pris la responsabilité ou le risque de traduire des textes dont chaque lettre, on le sait, chaque blanc aussi, la respiration et les césures défient la traduction, mais l'appellent et la provoquent du même coup.

L'énigme du *schibboleth*, on le vérifiera, se confond de part en part avec celle de la traduction, dans sa dimension essentielle. Je n'en traiterai donc pas dans une note, avant même de commencer. Qui-conque a lu Celan aura fait l'expérience de la traduction, de ses limites, de ses apories, de ses exigences, je veux dire celles du poème original qui *exige* aussi d'être traduit. Je me suis en général abstenu de traduire, surtout de re-traduire. Je ne voulais pas sembler vouloir, si peu que ce soit, amender une première tentative. Aux abords de tels textes, les leçons ou les polémiques n'ont aucune place. J'ai donc cité, parfois mentionné en note, quand j'en avais connaissance, les traductions publiées. Il peut m'arriver, certes, de suivre plus volontiers tel ou tel dans le débat qui se poursuit en France à ce sujet. On pense d'abord aux essais de Henri Meschonnic (*On appelle cela traduire Celan*, in *Pour la poétique*, II, Gallimard, 1973), de Jean Launay (*Une lecture de Paul Celan*, in *Po&sie*, 9, 1979), de Philippe Lacoue-Labarthe (*Deux poèmes de Paul Celan*, in *Aléa*, 5, 1984), surtout quand il y va de ces redoutables valeurs de ton, le mallarméen par exemple. Mais renonçant à proposer moi-même une nouvelle traduction, j'ai par principe évité de faire des choix. Le lecteur disposera ici du texte original et des traductions publiées. La juxtaposition, parfois, de plusieurs traductions n'est pas là pour l'effet de concurrence. Elle me paraît servir une lecture plus aigüe de l'original, et l'accès aux vraies difficultés.

Page 15.

\* Trad. Martine Broda, *op. cit.*, p. 82-85.

Page 16.

\* Trad. André du Bouchet, *Le Méridien*, in *Strette*, p. 180. On pourra aussi consulter la traduction de Jean Launay (*Po&sie*, 9, p. 69) : « L'art que nous connaissons déjà » (« *die Kunst, die wir schon kennen* »).

\*\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 180-181. Jean Launay : « ...aussi un problème et, comme on voit, de ceux qui peuvent changer de forme, qui ont la vie dure et longue, autant dire éternelle » *op. cit.*, p. 69. (« *...auch ein Problem, und zwar, wie man sieht, ein verwandlungsfähiges, zäh – und langlebiges, will sagen ewiges* »).

\*\*\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 179. Jean Launay : « Mesdames, Messieurs, / L'art, c'est, vous vous en souvenez... » (*op. cit.*, p. 68).

Page 17.

\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 187. Jean Launay : « Alors l'art serait le chemin que la poésie devrait avoir derrière elle – ni moins,

ni plus. / Je sais qu'il y a d'autres chemins, plus courts. Mais la poésie aussi va parfois plus vite que nous et nous précède. *La poésie, elle aussi, brûle nos étapes* \*.»\* En français dans le texte (*op. cit.*, p. 74). (*Dann wäre die Kunst der von der Dichtung zurückzulegende Weg – nicht weniger, nicht mehr. / Ich weiss, es gibt andere, kürzere Wege. Aber auch die Dichtung eilt uns ja manchmal voraus. La poésie, elle aussi, brûle nos étapes.*)

\*\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 188. Jean Launay : « ... " le 20 janvier marchait dans la montagne " » (*op. cit.*, p. 75) (« ... " *den 20. Jänner durchs Gebirg ging* ". »). Nous rencontrerons plus tard de nouveau l'usage archaïsant ou autrichien de *Jänner* ou de *Feber*, et nous y reviendrons alors. Comment le traduire?

\*\*\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 188. Jean Launay : « il, en tant qu'un moi » (*op. cit.*, p. 75).

#### Page 18.

\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 191. Jean Launay : « parole d'un seul, ayant pris figure... », *op. cit.*, p. 77.

\*\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 191. Jean Launay : « présent et présence, du fond de son être. » (*Op. cit.*, p. 77.)

\*\*\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 192. Jean Launay : « *dans le secret de la rencontre* », *op. cit.*, p. 78 (*im Geheimnis der Begegnung*, en italiques).

\*\*\*\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 190. Jean Launay : « Peut-être peut-on dire que tout poème garde inscrit en lui son " 20 janvier " ? » (*op. cit.*, p. 76).

#### Page 19.

\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 190. Jean Launay : « Peut-être ce qui est nouveau dans les poèmes qu'on écrit aujourd'hui est-il justement cela : l'effort, le plus lisible entre tous, de garder la mémoire des dates? » (*op. cit.*, p. 76).

#### Page 20.

\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 190. Jean Launay : « Mais ne sommes-nous pas datés, tous, dans ce que nous inscrivons? Et quelles dates disons-nous nôtres? » (*op. cit.*, p. 76).

#### Page 22.

\* Je m'approprie ici, moi-même, les deux traductions, si différentes soient-elles, et la différence va au-delà des connotations tonales. André du Bouchet : « Mais le poème parle! De la date qui est la sienne, il préserve mémoire, mais – parle. Il parle, certes, toujours, de la

circonstance unique qui, proprement, le concerne » (*op. cit.*, p. 190). Jean Launay : « Mais un poème, cela parle ! Il garde la mémoire de ses dates, mais enfin – il parle. Certes : toujours et seulement en son nom propre, le plus authentiquement propre. » (*Op. cit.*, p. 76.)

Page 24.

\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 190. Jean Launay : « Je pense pourtant – et cette pensée ne peut plus guère à présent vous surprendre – je pense que c'est depuis toujours une espérance du poème, de parler, avec ce langage justement, comme si c'était d'*ailleurs* – non, je ne peux plus utiliser ce mot désormais, – comme si c'était *au nom d'un autre* – qui sait, peut-être au nom d'un *tout autre*. / Ce " qui sait ", auquel j'en suis à présent, est la seule chose que je puisse ajouter, aujourd'hui, ici, aux vieilles espérances » (*op. cit.*, p. 76). « *Aber ich denke – und dieser Gedanke kann Sie jetzt kaum überraschen –, ich denke, dass es von jeher zu den Hoffnungen des Gedichts gehört, gerade auf diese Weise auch in fremder – nein, dieses Wort kann ich jetzt nicht mehr gebrauchen –, gerade auf diese Weise in eines Anderen Sache zu sprechen – wer weiss, vielleicht in eines ganz Anderen Sache.*

*Dieses " wer weiss ", zu dem ich mich jetzt gelangen sehe, ist das einzige, was ich den alten Hoffnungen von mir aus auch heute und hier hinzuzufügen vermag. »*

Page 26.

\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 193. Jean Launay : « Et que seraient alors les images ? / Ce qui, une fois, et c'est chaque fois une seule fois, c'est seulement ici et c'est seulement maintenant, est perçu comme à percevoir. Et ainsi le poème serait le lieu où les métaphores et autres tropes, tous, veulent être conduits ad absurdum » (*op. cit.*, p. 79). « *Und was wären dann die Bilder ? / Das einmal, das immer wieder einmal und nur jetzt und nur hier Wahrgenommene und Wahrzunehmende. Und das Gedicht wäre somit der Ort, wo alle Tropen und Metaphern ad absurdum geführt werden wollen. »*

\*\* Trad. André du Bouchet, p. 193. Jean Launay : « Je parle tout simplement du poème qui n'existe pas ! / Le poème absolu – non, cela n'existe certainement pas, cela ne peut exister ! » (*op. cit.*, p. 79). *Ich spreche ja von dem Gedicht, das es nicht gibt ! / Das absolute Gedicht – nein, das gibt es gewiss nicht, das kann es nicht geben !*

Page 27.

\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 195. Jean Launay : « Mesdames et Messieurs, j'ai écrit il y a quelques années un petit quatrain. Le

voici : « Voix venues du chemin d'orties : / *Viens à nous sur les mains.*  
 / Celui qui est seul avec la lampe / N'a que sa main pour y lire. »  
 / Et l'an dernier, en mémoire d'une rencontre manquée en Engadine,  
 j'ai mis sur le papier une petite histoire dans laquelle il y avait un  
 homme qui « comme Lenz » marchait dans la montagne. / Dans l'un  
 et l'autre cas, je me suis daté d'un « 20 janvier », de mon « 20 janvier ».  
 / Je me suis... rencontré (*op. cit.*, p. 80-81). (« *Meine Damen und  
 Herren, ich habe vor einigen Jahren einen kleinen Vierzeiler geschrieben*  
 – *diesen* :

« *Stimmen vom Nesselweg her* : / *Komm auf den Händen zu uns. /  
 Wer mit der Lampe allein ist, / hat nur die Hand, draus zu lesen.* »  
*Und vor einem Jahr, in Erinnerung an eine versäumte Begegnung im  
 Engadin, brachte ich eine kleine Geschichte zu Papier, in der ich einen  
 Menschen « wie Lenz » durchs Gebirg gehen liess.*  
*Ich hatte mich, das eine wie das andere Mal, von einem « 20. Jänner »,  
 von meinem « 20. Jänner », hergeschrieben.*  
*Ich bin... mir selbst begegnet. »*)

Page 28.

\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 196-197. Jean Launay : « Je  
 cherche aussi, puisque je suis revenu à mon point de départ, le lieu  
 de ma propre provenance. / Je cherche tout cela d'un doigt sans doute  
 très imprécis parce qu'il tremble un peu, je cherche sur la carte – une  
 carte d'écolier, je m'empresse de le dire. / Impossible de trouver aucun  
 de ces lieux, ils n'y sont pas, mais je sais où ils devraient, surtout  
 maintenant, pouvoir se trouver et... je trouve quelque chose! / Mes-  
 dames et Messieurs, je trouve quelque chose qui me console aussi un  
 peu d'avoir fait devant vous tout ce chemin impossible, ce chemin de  
 l'impossible. / Je trouve l'intermédiaire et comme le guide conduisant  
 le poème vers la rencontre. / Je trouve quelque chose – comme la  
 parole – d'immatériel, mais de terrestre, quelque chose de rond, qui  
 revient sur soi en passant par les deux pôles et en traversant même  
 au passage, amusons-nous, les tropes des tropiques : je trouve... un  
 méridien » (*op. cit.*, p. 82). *Ich suche auch, denn ich bin ja wieder da,  
 wo ich begonnen habe, den Ort meiner eigenen Herkunft. / Ich suche das  
 alles mit wohl sehr ungenauem, weil unruhigem Finger auf der Landkarte  
 – auf einer Kinder-Landkarte, wie ich gleich gestehen muss. / Keiner  
 dieser Orte ist zu finden, es gibt sie nicht, aber ich weiss, wo es sie,  
 zumal jetzt, geben müsste, und... ich finde etwas! / Meine Damen und  
 Herren, ich finde etwas, das mich auch ein wenig darüber hinwegtröstet,  
 in Ihrer Gegenwart diesen unmöglichen Weg, diesen Weg des Unmöglichen  
 gegangen zu sein. / Ich finde das Verbindende und wie das Gedicht zur  
 Begegnung Führende. / Ich finde etwas – wie die Sprache – Immaterielles,*

aber Irdisches, Terrestrisches, etwas Kreisförmiges, über die beiden Pole in sich selbst Zurückkehrendes und dabei – heitererweise – sogar die Tropen Durchkreuzendes – : ich finde... einen Meridian. » (J'ai souligné *zumal jetzt* : surtout maintenant, dit un traducteur, à cette heure, dit l'autre. Nous retrouverons tout à l'heure ce problème, celui du maintenant *comme* celui de l'heure.)

- \*\* Trad. André du Bouchet, *op. cit.*, p. 192. Jean Launay : « ...dans le ici et maintenant du poème – le poème lui-même n'a jamais que ce présent-là, unique, ponctuel – même dans cette immédiateté et proximité à soi le poème laisse aussi parler ce que l'autre possède de plus irréductiblement à lui : son temps » (*op. cit.*, p. 78). « ...im Hier und Jetzt des Gedichts – das Gedicht selbst hat ja immer nur diese eine, einmalige, punktuelle Gegenwart –, noch in dieser Unmittelbarkeit und Nähe lässt es das ihm, dem Anderen, Eigenste mitsprechen : dessen Zeit. » (J'ai souligné *einmalige* : ce qui a le caractère d'une seule et unique fois.)

Page 31.

- \* Trad. Maurice Blanchot, in *Le dernier à parler*, *La Revue de Belles-Lettres* (2-3, 1972, p. 183), repris en livre sous le même titre, Fata Morgana, 1984, p. 47. (« Sprich- / Doch scheide das Nein nicht vom Ja. / Gib deinem Spruch auch den Sinn : / gib ihm den Schatten. / Gib ihm Schatten genug, / gib ihm so viel, / als du um dich verteilt weisst zwischen / Mitternacht und Mittag und Mitternacht. ») Nous reviendrons plus loin sur ce qui lie la parole, et la parole comme arrêt, aphorisme, sentence, verdict, jugement (*Spruch*) à la décision ou à la circoncision d'une part, à la date et à l'heure d'autre part. Ici le partage (*Verteilung*) et le don de l'ombre, celle qui donne sens au *Spruch*, à la parole comme au jugement (*Urteil*), répand ou distribue l'origine du sens, à savoir l'ombre, *entre des heures*, entre la pleine ombre et l'absence d'ombre, minuit et midi et minuit. L'ombre est partagée, répandue, répartie (*verteilt*) entre des heures. Et ce partage de l'ombre donne le sens.

Page 33.

- \* La date et le don. La dette aussi. Au-delà de l'étymologie, voilà l'ombre qui donnerait sens, ici, à toutes nos questions. Cette conférence était prononcée, cette seconde version écrite quand j'ai eu la chance de lire le manuscrit d'un texte encore inédit de Jean Greisch, *Zeitgehört et Anwesen. La dia-chronie du poème*. Qu'il en soit ici remercié. Je renvoie le lecteur à ces riches analyses concernant Celan. En ce lieu précis, je devrai me contenter de signaler deux précieuses références que je dois également à Jean Greisch. Celui-ci rappelle d'abord et

traduit ce texte de Heidegger qui « transforme le " Datum " en donation » : « Le temps poétique est différent selon la manière d'être (*Wesensart*) de la poésie et des poètes. Car chaque poésie essentielle " figure " (*dichtet*) également de façon nouvelle l'essence du poétiser. Et cela vaut en plus dans un sens particulier et unique pour la poésie de Hölderlin. Pour le " maintenant " de sa poésie, il n'a pas de date conforme au calendrier. D'ailleurs, il n'est besoin ici d'aucune date. Car le maintenant appelé et appelant est lui-même dans un sens plus originaire un " Datum " – cela veut dire : une donnée, un don, donné par l'Appel (*Berufung*) » (Gesamtausgabe 53,8). Jean Greisch rappelle et analyse aussi le passage que Heidegger consacre à la « databilité » (*Datierbarkeit*) dans *Les problèmes fondamentaux de la phénoménologie*. J'en cite quelques extraits, dans la traduction de Jean-François Courtine (Gallimard, 1985, p. 315-316). Ils touchent à un problème, celui du rapport entre la date calendaire et la date non calendaire, que nous aborderons directement un peu plus loin : « C'est cette structure référentielle du maintenant comme maintenant-que..., du bientôt comme bientôt-lorsque..., et du jadis comme jadis-alors que..., que nous désignons sous le titre de databilité. Chaque maintenant comporte une date en tant que " maintenant, au moment où se passe, arrive ou subsiste ceci ou cela ". [...] La date n'a d'ailleurs pas besoin d'être elle-même calendaire au sens strict. La date calendaire n'est qu'un mode de datation usuelle. L'indétermination de la date n'implique pas un défaut de databilité en tant que structure essentielle du maintenant, jadis, bientôt. [...] Le temps que l'on conçoit vulgairement comme suite de maintenant doit nécessairement être appréhendé dans cette référence qui permet la datation. Celle-ci ne doit être ni oubliée ni estompée. Pourtant la conception vulgaire du temps comme suite d'instant ne reconnaît pas ce moment de databilité précalendaire, pas plus que le moment de la significabilité. [...] Pourquoi des structures temporelles aussi élémentaires que celles de la significabilité et de la databilité ont-elles pu échapper au concept traditionnel du temps? Pourquoi ce concept a-t-il dû les négliger? C'est ce que nous verrons en examinant la structure de la temporalité elle-même. »

Au moment où cet ouvrage-ci se trouve sous presse, je prends connaissance du troisième tome du grand livre de Paul Ricœur, *Temps et Récit, Le temps raconté* (Seuil, 1985). Il comporte en particulier une riche analyse du temps calendaire et de l'institution du calendrier. Cette « institution constitue l'invention d'un tiers-temps », entre « le temps vécu » et « le temps cosmique ». L'analyse « transcendante » qui en est proposée (p. 153 sq.), par-delà les approches génétiques ou sociologiques, se développe en particulier à travers une critique du

concept heideggerien de « temps vulgaire » et l'élaboration d'une philosophie de la trace, proche et différente de celle de Levinas. Elle mériterait des développements et une discussion beaucoup plus amples. Je ne peux m'y engager dans une note, au moment de corriger ces épreuves. J'espère pouvoir y revenir.

Page 34.

\* Peter Szondi, *Celan-Studien*, Suhrkamp, 1972, Vorwort von Jean Bollack, p. 113. Ce texte était paru en français dans *L'Éphémère* (1972-1973), traduit par Jean et Mayotte Bollack. *Lecture de Strette (Critique, 288, 1971)* se trouve également repris dans les *Celan-Studien (Durch die Enge geführt)*, p. 47.

Page 37.

\* *Nächtlich Geschürzt*, trad. Jean-Pierre Burgart, in *Strette*, p. 62-64.

Page 39.

\* Trad. Jean-Pierre Burgart, in *Strette*, p. 68-69.

Page 40.

\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 136-137.

Page 42.

\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 112-113.

Page 43.

\* Trad. Jean Daive, in *Strette*, p. 142-143. Michel Deguy et Jean Launay : « Les nombres, alliés / avec la fatalité des images / et contre- / fatalité » (*Po&sie*, 9, p. 24).

\*\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 132-133.

Page 46.

\* Je cite encore, pour le même poème, la traduction de Martine Broda (*op. cit.*) qui consacre « une longue parenthèse » à cet « espagnol de berger » dans un essai dont je n'ai pu prendre connaissance qu'après cette conférence : *Bouteilles, cailloux, schibboleths : un nom dans la main, Passé Présent*, 1984, n° 4, p. 52.

Page 48.

\* Publié dans le recueil *Von Schwelle zu Schwelle*, 1955.

Page 52.

\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 116-117.

Page 53.

\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 140-145.

Page 58.

\* Ce poème n'avait pas encore été traduit en français, à ma connaissance.

Page 59

\* *Feber* : dialecte autrichien pour *Februar*. Ailleurs, *Jänner* (comme *Jenner*) remonte au début du moyen-haut allemand, reste courant jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, et encore maintenant en Autriche, ici ou là en Suisse et en Alsace.

\*\* Il eût été opportun de le faire partout ailleurs, mais je choisis de rappeler ici les *schibboleth* de Freud, au moment de cette allusion à l'anneau, par exemple celui qui symbolisa l'alliance entre les fondateurs de la psychanalyse. Freud s'est fréquemment servi de ce mot, *schibboleth*, pour désigner « ce qui distingue les adeptes de la psychanalyse de ceux qui s'y opposent » (*GW*, 5, p. 127, *Trois essais sur la sexualité*), ou encore « les rêves, *schibboleth* de la psychanalyse » (*GW*, 10, p. 102, *Histoire du mouvement psychanalytique*). Cf. aussi *GW*, 13, p. 239, *Le moi et le ça*, *GW*, 15, p. 6, *Nouvelles Conférences...* Le motif du *schibboleth* fut discuté au cours d'un séminaire organisé autour de Wladimir Granoff, Marie Moscovici, Robert Pujol et Jean-Michel Rey à l'occasion d'un colloque de Cerisy-la-salle. Cf. *Les fins de l'homme*, Galilée, 1981, p. 185 sq.

Page 60.

\* Trad. André du Bouchet, in *Strette*, p. 51. Les deux premières strophes de ce poème ont été traduites par Michel Deguy et Jean Launay (*Poésie*, 9, p. 27).

Page 62.

\* Trad. André du Bouchet, in *Strette*, p. 30-31. Philippe Lacoue-Labarthe : « Leur – " une / énigme est le / pur jailli " –, leur / mémoire de / tours Hölderlin nageant, tournoyées / de mouettes » (*Aléa*, 5, p. 75-76). Pour ce dernier vers, Philippe Lacoue-Labarthe dit sa dette à Martine Broda, dont voici la traduction : « Leur " énigme / ce qui naît / de source pure " –, leur / souvenir de / tours Hölderlin nageant, tournoyées / de mouettes » (*La rose de personne*, p. 40-41). A propos de *Jänner*, Philippe Lacoue-Labarthe suggère une « allusion à la manière déconcertante dont Hölderlin a daté les poèmes dits " de la folie " ». On peut aussi rappeler à ce propos *Eingejännert*, titre ou premier vers d'un poème traduit par Jean-Pascal Léger et Georges Pinault (« Antré en janvier », in *Clivages*, 7, 1983).

Page 65.

\* Trad. André du Bouchet, in *Strette*, p. 94-95. Michel Deguy et Jean Launay : « Auprès du grélon, dans / l'épi de maïs niellé, / au pays, / aux tardives, aux dures / constellations de novembre obéissant : / dans le fil du cœur les / conversations des vers entretenues – : / une corde d'où / ton écrit-flèche vibre, / sagittaire » (*Po&sie*, 9, p. 36).

Page 68.

\* *SINGBARER REST – der Umriss / dessen, der durch / die Sichelschrift lautlos hindurchbrach, / abseits, am Schneeort*. Trad. André du Bouchet : « RÉSIDU A CHANTER – le contour / de qui, par / les lettres-faucilles sans un mot fit brèche, / à côté, à l'endroit de la neige » (in *Strette*, p. 36-37). Philippe Lacoue-Labarthe propose « résidu chantable » pour *Singbarer Rest* (*op. cit.*, p. 79). R. M. Mason : « Reliquat chantable », in *La Revue de Belles-Lettres, op. cit.*, p. 77.

Page 69.

\* Trad. Jean Daive, in *Strette*, p. 161-163.

Page 71.

\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 122-127.

Page 73.

\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 38-39. Une autre traduction de *Psalm*, par John E. Jackson, avait été publiée dans *La Revue de Belles-Lettres*, 2-3, 1972, p. 32-33. *Niemandes Stimme, wieder*, « Voix de personne, à nouveau », dans *Ein Auge, Offen, Un Œil, Ouvert* (trad. Rainer Michael Mason, *ibid.*, p. 72-73). Jean-Pierre Burgart : « Voix de nul, à nouveau » (*Strette*, p. 86-87).

Page 74.

\* Trad. Jean Daive, in *Strette*, p. 166-167. A propos de *ichten*, Henri Meschonnic écrit : « Il semble qu'on doive le prendre pour le prétérit d'un infinitif *ichen* qui est dans Grimm : "devenir je", "créer un je" – une genèse. De plus, *ichten* est entre – *nicht* et *Licht*. Entre les deux, il participe des deux par son signifiant, – du néant et de la lumière » (*Pour la poétique*, II, p. 374).

Page 75.

\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 38-39. John E. Jackson : « Personne ne nous pétrira plus de terre et d'argile, / personne ne conjurera notre poussière. / Personne. / Loué sois-tu, Personne. / Par amour de toi nous voulons / fleurir. / Vers / toi. / Un néant /

étions-nous, sommes-nous, resterons- / nous, fleurissant : / la rose-  
néant, / la rose-Personne » (*La Revue de Belles-Lettres*, 2-3, p. 32-33).

Page 76.

\* Trad. Jean Daive, in *Strette*, p. 126-127. Martine Broda : « Grande, grise, / comme tout le perdu proche / figure de sœur : / Tous ces noms, brûlés / avec elle, tous / ces noms. Tant / de cendre à bénir. Tant / de terre gagnée / au-dessus / des légers, si légers / anneaux / d'âmes » (in *La rose de personne*, p. 42-43).

Page 77.

\* Trad. John E. Jackson, in *La Revue de Belles-Lettres*, 2-3, p. 40-41.

Page 81.

\* Trad. Jean-Pierre Burgart, in *Strette*, p. 82-83. « ...als Zuspruch der Stunde » y est traduit par « l'heure s'adresse à toi ». Ce qui n'exclut pas qu'elle le fasse pour apporter courage et consolation (*Zuspruch*).

\*\* Trad. Martine Broda (*Selbdritt, Selbviert*, in *La rose de personne*, p. 20-21). Et « *Dein Uhren Gesicht [...] verschenkt seine Ziffern...* », « Ton visage-horloge [...] offre ses chiffres... » (*Zeitgehöft, Enclos du temps*, trad. Martine Broda).

Page 82.

\* *Und mit dem Buch aus Tarussa*, trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 148-149.

\*\* Trad. John E. Jackson, in *La Revue de Belles-Lettres*, 2-3, p. 84. Un fragment du même texte a été traduit par Maurice Blanchot (*op. cit.*, p. 45) : « Accessible, proche et non perdue, restait, au milieu de tout ce qu'il avait fallu perdre, cette seule chose : la langue. [...] C'est dans ce langage que, durant ces années et les années d'après, j'ai essayé d'écrire des poèmes : pour parler, pour m'orienter et apprendre où je me trouvais et où il me fallait aller [...]. C'était, nous le voyons, événement, mouvement, cheminement, c'était l'essai pour gagner une direction. »

Page 83.

\* Trad. Jean Daive, in *Strette*, p. 102-117.

Page 91.

\* *Entretien dans la montagne*, trad. John E. Jackson et André du Bouchet, in *Strette*, p. 171-176.

\*\* *Ibid.*

Page 93.

\* Trad. André du Bouchet (*Strette*, p. 22-23) : « (Fussé-je pareil à toi. Toi-même, à moi. / Ne sommes-nous pas debout / sous un seul vent traversier? / Nous sommes étrangers.) » Maurice Blanchot (*Le dernier à parler*, p. 30-31) : « (Si j'étais comme toi. Si tu étais comme moi. / Ne nous sommes-nous pas tenus debout / ensemble sous un même vent contraire? / Nous sommes des étrangers.) »

\*\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 18-19.

Page 94.

\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 32-33.

Page 95.

\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 46-47.

\*\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 72-73.

\*\*\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 146-147.

Page 97.

\* Trad. Jean-Pierre Burgart (*Strette*, p. 98-99) : « il passe / la plaie lisible ». Jean Launay et Michel Deguy : « il passe / ce qui a été lu jusqu'à blesser, de l'autre côté » (*Po&sie*, 9, p. 42).

Page 101.

\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 64-65.

\*\* Trad. Martine Broda, in *La rose de personne*, p. 70-71.

Page 109.

\* Trad. Jean Daive, in *Strette*, p. 110-111.

Page 110.

\* Sur le secret de cette rencontre, ce qui y advint ou n'y advint pas, Philippe Lacoue-Labarthe pose, me semble-t-il, les questions essentielles, la question juste, *op. cit.*, in fine.

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Galilée*

L'ARCHÉOLOGIE DU FRIVOLE (Introduction à *L'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, de Condillac), 1973.

GLAS, 1974.

« OCELLE COMME PAS UN », *préface à L'ENFANT AU CHIEN-ASSIS*, de J. Joliet, 1980.

D'UN TON APOCALYPTIQUE ADOPTÉ NAGUÈRE EN PHILOSOPHIE, 1983.

OTOBIOGRAPHIES. *L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*, 1984.

SCHIBBOLETH. *Pour Paul Celan*, 1986.

PARAGES, 1986.

ULYSSE GRAMOPHONE. *Deux mots pour Joyce*, 1987.

DE L'ESPRIT. *Heidegger et la question*, 1987.

PSYCHÉ. *Inventions de l'autre*, 1987.

MÉMOIRES – *Pour Paul de Man*, 1988.

LIMITED INC., 1990.

L'ARCHÉOLOGIE DU FRIVOLE, 1990.

DU DROIT À LA PHILOSOPHIE, 1990.

DONNER LE TEMPS. 1. *La fausse monnaie*, 1991.

POINTS DE SUSPENSION. *Entretiens*, 1992.

PASSIONS, 1993.

SAUF LE NOM, 1993.

KHÔRA, 1993.

SPECTRES DE MARX, 1993.

POLITIQUES DE L'AMITIÉ, 1994.

FORCE DE LOI, 1994.

MAL D'ARCHIVE, 1995.

APORIES, 1996.

RÉSISTANCES – *de la psychanalyse*, 1996.

LE MONOLINGUISME DE L'AUTRE, 1996.

ÉCHOGRAPHIES – *de la télévision* (entretiens filmés avec Bernard Stiegler), 1996.

COSMOPOLITES DE TOUS LES PAYS, ENCORE UN EFFORT ! 1997.

ADIEU à Emmanuel Lévinas, 1997.

DEMEURE – *Maurice Blanchot*, 1998.

PSYCHÉ. *Inventions de l'autre*, t. I, nouv. éd. augmentée, 1998.

VOILES, avec Hélène Cixous, 1998.

« L'ANIMAL QUE DONC JE SUIS », in *L'ANIMAL AUTOBIOGRAPHIQUE. Autour de Jacques Derrida*, 1999.

DONNER LA MORT, 1999.

LE TOUCHER, *Jean-Luc Nancy*, 2000.

ÉTATS D'ÂME DE LA PSYCHANALYSE, 2000.

- TOURNER LES MOTS. *Au bord d'un film*, avec Safaa Fathy, Galilée/Arte Éditions, 2000.
- LA CONNAISSANCE DES TEXTES. *Lecture d'un manuscrit illisible*, avec Simon Hantaï et Jean-Luc Nancy, 2001.
- DE QUOI DEMAIN..., *Dialogue*, avec Élisabeth Roudinesco, Fayard/Galilée, 2001.
- L'UNIVERSITÉ SANS CONDITION, 2001.
- PAPIER MACHINE, 2001.
- ARTAUD LE MOMA, 2002.
- FICHUS, 2002.
- H. C. POUR LA VIE, C'EST À DIRE..., 2002.
- MARX & SONS, PUF/Galilée, 2002.
- VOYOUS, 2003.
- « ABRAHAM, L'AUTRE », in JUDÉITÉS. *Questions pour Jacques Derrida*, 2003.
- GENÈSES, GÉNÉALOGIES, GENRES ET LE GÉNIE. *Les secrets de l'archive*, 2003.
- PSYCHÉ. *Inventions de l'autre*, t. II, nouv. éd. augmentée, 2003.
- PARAGES, nouv. éd. augmentée, 2003.
- BÉLIERS. *Le dialogue ininterrompu : entre deux infinis, le poème*, 2003.
- CHAQUE FOIS UNIQUE, LA FIN DU MONDE, présenté par Pascale-Anne Brault et Michael Naas, 2003.

DANS LA MÊME COLLECTION

Jacques Derrida  
*Glas*

Élisabeth de Fontenay  
*Les Figures juives de Marx*

Sarah Kofman  
*Camera obscura, de l'idéologie*

Jean-Luc Nancy  
*La Remarque spéculative*

Sarah Kofman  
*Quatre Romans analytiques*

Philippe Lacoue-Labarthe  
*L'Imitation des Modernes*

Jacques Derrida  
*Parages*

Jacques Derrida  
*Schibboleth – pour Paul Celan*

Jean-François Lyotard  
*L'Enthousiasme*

Éliane Escoubas  
*Imago Mundi*

Jacques Derrida  
*Ulysse gramophone*

Jacques Derrida  
*De l'Esprit*

Jacques Derrida  
*Psyché*

Jacques Derrida  
*Mémoires – Pour Paul de Man*

Jean-Luc Nancy  
*L'Expérience de la liberté*

Alexander Garcia-Düttmann  
*La Parole donnée*

Sarah Kofman  
*Socrate(s)*

Paul de Man  
*Allégories de la lecture*

Marc Froment-Meurice  
*Solitudes*

Sarah Kofman  
*Séductions*

Jacques Derrida  
*Limited Inc.*

Philippe Lacoue-Labarthe/Jean-Luc Nancy  
*Le Titre de la lettre*

Jacques Derrida  
*L'Archéologie du frivole*

Gérard Granel  
*Écrits logiques et politiques*

Jean-François Courtine  
*Extase de la raison*

Jacques Derrida  
*Du Droit à la Philosophie*

Jean-Luc Nancy  
*Une Pensée finie*

Daniel Payot  
*Anachronies de l'œuvre d'art*

Geoffrey Bennington  
*Dudding, des noms de Rousseau*

Jean-François Lyotard  
*Leçons sur l'analytique du sublime*

Jacques Derrida  
*Donner le temps*

Peggy Kamuf  
*Signatures*

Marc Froment-Meurice  
*La Chose même*

Sylviane Agacinski  
*Volume*

Sarah Kofman  
*Explosion I*

Jacques Derrida  
*Points de suspension*

Sarah Kofman  
*Explosion II*

Jean-Luc Nancy  
*Le Sens du monde*

Jacques Derrida  
*Spectres de Marx*

Bernard Stiegler  
*La Technique et le Temps I*

Collectif  
*Le Passage des frontières*  
*Autour du travail de Jacques Derrida*

Jean-Luc Nancy  
*Les Muses*

Jacques Derrida  
*Politiques de l'amitié*

Jacques Derrida  
*Force de loi*

Rodolphe Gasché  
*Le Tain du miroir*

Jacques Rancière  
*La Méésentente*

Daniel Giovannangeli  
*La Passion de l'origine*

Gérard Granel  
*Études*

Sarah Kofman  
*L'Imposture de la beauté*

Jacques Derrida  
*Résistances*

Jean-Luc Nancy  
*Être singulier pluriel*

Bernard Stiegler  
*La Technique et le Temps II*

Marc Froment-Meurice  
*C'est-à-dire*

Sylviane Agacinski  
*Critique de l'égo-centrisme*

Werner Hamacher  
*Pleroma*

Collectif  
*Passions de la littérature*

Étienne Balibar  
*La Crainte des masses*

Daniel Payot  
*Effigies*

Jacques Derrida  
*Psyché I*

David Wills  
*Prothèse I*

Michel Lisse  
*L'Expérience de la lecture I*

David Wills  
*Prothèse II*

Collectif  
*L'Animal autobiographique*

Ann Van Sevenant  
*Écrire à la lumière*

Jean-Pierre Moussaron  
*Limites des Beaux-Arts I*

Geoffrey Bennington  
*Frontières kantienne*s

Serge Margel  
*Logique de la nature*

Michel Deguy  
*La Raison poétique*

Collectif  
*Hélène Cixous, croisées d'une œuvre*

Jean-Luc Nancy  
*La Pensée dérobée*

Jacques Rancière  
*L'Inconscient esthétique*

Michel Lisse  
*L'Expérience de la lecture II*

Max Loreau  
*Genèses*

Jacques Derrida  
*Papier Machine*

Bernard Stiegler  
*La Technique et le Temps III*

Jean-Luc Nancy  
*La Communauté affrontée*

Jean-Luc Nancy  
*La création du monde  
ou la mondialisation*

Philippe Lacoue-Labarthe  
*Poétique de l'histoire*

Jacques Derrida  
*Fichus*

Marie-Louise Mallet  
*La Musique en respect*

Jean-Pierre Moussaron  
*Limites des Beaux-Arts II*

Philippe Lacoue-Labarthe  
*Heidegger*  
*La politique du poème*

Jean-Luc Nancy  
*À l'écoute*

Serge Margel  
*Destin et liberté*

Marc Froment-Meurice  
*Incitations*

Jacques Derrida  
*Voyous*

Collectif  
*Judéités*  
*Questions pour Jacques Derrida*

Jacques Derrida  
*Psyché II*

Jacques Derrida  
*Parages*

Jacques Derrida  
*Chaque fois unique,*  
*la fin du monde*

Jacques Derrida  
*Béliers*  
*Le dialogue ininterrompu :*  
*entre deux infinis, le poème*

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ  
D'IMPRIMER POUR LE  
COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À  
MAYENNE EN OCTOBRE 2003  
NUMÉRO D'IMPRESSION : 58157  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 1986  
NUMÉRO D'ÉDITION : 674.

Code Sodis : S 20 712 1

Imprimé en France